Carrefour
de **solidarité** internationale

Récits de stages

2016-2017

Baracoa
Maisí
Pta. de Maisí
Paso de los Vientos (Windward Passage)
Î. de la Tortue
Cap-Haïtien
Port-de-Paix
Jean Rabel
Cap-à-Foux
G. de la Gonâve
Fort Liberté
Gonaïves
Hinche
St-Marc
HAITI
PORT-AU-PRINCE
Î. de la Gonâve
Jérémie
Dame Marie
Massif de la Hotte
Petit Goâve
Jacmel
Aquin
Les Cayes
Î. à Vache
Pedernales
San Juan
2280
Hispan
Î. Beata

Carrefour
de **solidarité** internationale

RECUEIL DE RÉCITS DE STAGE

2016-2017

PRÉFACE

PAR MYRIAM PAQUETTE-CÔTÉ

Depuis 1995, le Gouvernement du Québec appuie les organismes québécois de coopération internationale, qui, comme le Carrefour de solidarité internationale de Sherbrooke, permettent aux jeunes Québécoises et Québécois de 18 à 35 ans de vivre l'expérience Québec sans frontières (QSF).

La solidarité est une valeur chère au cœur de tous les Québécois. Notre volonté de contribuer activement à un monde plus juste, durable et sécuritaire est en ce sens un thème phare de la nouvelle Politique internationale du Gouvernement du Québec, laquelle guide ses actions à travers le monde.

D'ailleurs, le programme QSF permet à de nombreux jeunes de s'impliquer concrètement dans des projets de solidarité sur le terrain. En côtoyant le quotidien de ces communautés si accueillantes, chaleureuses et vraies, ils découvrent d'autres modes de vie, ébranlent des préconçus et élargissent leurs horizons. Vous pourrez constater, à la lecture des magnifiques témoignages de ce recueil, que celui qui « aide » l'autre, qui apprend de l'autre, n'est pas toujours celui qu'on imagine au départ!

Pour ma part, c'est la communauté de Fereintoumou, au Mali, qui m'a beaucoup enseigné. J'en garde un souvenir empreint de relations humaines authentiques, et tellement fascinantes.

Myriam Paquette-Côté

Directrice
Bureau du Québec à La Havane

Participante QSF – CRÉDIL – Mali-2004-2005

Adjointe à la programmation QSF – L'AMIE – Québec – 2006-2007

QSF
QUÉBEC SANS FRONTIÈRES
UN ALLER-RETOUR DIFFÉRENT

HAITI

COMMUNE DE MOMBIN-CROCHU

PARTENAIRE: INSTITUT DE RECHERCHE ET D'APPUI TECHNIQUE EN AMÉNAGEMENT DU MILIEU

AISSATOU AICHA BALDE

COMMENT SURVIVRE À SON STAGE EN HAÏTI

Vous venez d'être choisis pour le stage en Haïti et je sais que vous êtes tous excités, mais aussi anxieux face au voyage. Vous vous demandez probablement ce que vous allez trouver dans ce pays étranger! C'est pour ça que moi, Aicha Balde, ancienne stagiaire en Haïti, j'ai décidé de rédiger pour vous une liste de mes 10 conseils pour survivre au stage en Haïti.

1 En faisant vos valises, n'oubliez surtout pas de vous procurer votre filet contre les moustiques, et surtout, achetez-en un pour une capacité de deux personnes. Ne faites pas comme moi, qui n'en avais qu'un « une place », et qui me suis retrouvée à avoir le filet en plein visage un soir sur deux et qui devais toujours me battre avec pour ne pas qu'il retombe à nouveau.

2 Près de votre filet, n'oubliez pas d'apporter de la crème solaire. Je sais, je sais... Vous vous dites sûrement en ce moment que c'est évident que vous allez en apporter en Haïti. Mais il faut vraiment que je vous avertisse tout le temps! Moi qui pensais que parce que je suis noire, le soleil ne serait pas aussi fort pour moi et que j'allais être correcte...! C'est faux, et comme l'expression anglophone le dit si bien *I played myself*; j'ai complètement calciné et j'ai pris quelques petits coups de soleil durant le voyage.

3 Le troisième article à ne surtout pas oublier est une bonne paire d'espadrilles, parce que quand je dis que vous allez marcher en Haïti, vous allez marcher en Haïti. Alors, pour cet été, soyez prêts à vous faire des jambes de bombe parce que le moyen de transport le plus efficace sera vos propres pieds. N'ayez crainte, car même si les itinéraires sont longs, vous serez entourés de magnifiques paysages et d'un air tellement pur que vous

allez apprécier ces moments. De plus, cela signifie que vous allez devoir rester actifs.

4 En Haïti, soyez prêts à tomber malades. Ne soyez pas inquiets, vous aurez tous vos médicaments donc tout se passera bien. Voyez-vous, durant ma deuxième semaine, j'ai eu de grosses crampes au ventre et la salle de bain est devenue ma deuxième chambre; j'ai dû passer la journée au lit avec une fièvre, et malheureusement, une diarrhée. Cependant, grâce aux antibiotiques, la journée d'après j'étais complètement guérie. Alors, ne vous en faites pas avec les maladies, vous avez en votre possession les moyens pour les combattre.

5 Mis à part la crainte de la maladie et du soleil, je sais que plusieurs d'entre vous auront aussi l'angoisse de rencontrer de nouvelles personnes qui ne parlent pas la même langue que vous, qui n'ont pas les mêmes valeurs que vous et qui ne pensent pas comme vous. Ne laissez pas ces craintes s'emparer de vous. Haïti est un des pays où j'ai rencontré le plus de personnes accueillantes. Vous allez tomber en amour avec les gens du quartier. Ils sont gentils et veulent, pour la plupart, faire votre connaissance. Plus rapidement vous allez aller à leur rencontre, plus rapidement vous allez apprendre à communiquer en créole.

Honnêtement, mon créole n'était pas très bon à mon arrivée, mais parce que j'ai fait l'effort de sortir et de parler aux gens du quartier, j'ai pu améliorer mes connaissances de la langue tellement plus rapidement.

De retour à Montréal, je suis encore capable de tenir des conversations en créole avec mes amis haïtiens d'ici. (P.S. : Dites au quartier que Aicha leur dit tous bonjour et qu'ils me manquent énormément.)

6 En parlant de langue, un conseil que je peux vous donner c'est d'être impliqué dans la communauté d'une autre façon que seulement le mandat. Si vous avez un talent quelconque, ou même si vous voulez donner des cours de langues, faites-le. En arrivant à Mombin-Crochu, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait une grande majorité de jeunes qui voulaient apprendre l'anglais. Alors, pour m'impliquer, j'ai commencé à donner des cours d'anglais le soir pendant une heure, deux à trois fois par semaine. Je me rendais compte qu'il y avait un énorme désir d'apprendre. Je ne peux pas dire que j'étais la meilleure professeure d'anglais, mais j'ai pu leur donner quelques cours et j'espère que ceux qui les ont suivis ont pu retenir quelques conseils. De cette façon, j'ai pu remercier le quartier de leur accueil chaleureux. Alors, si quelqu'un a envie de donner de son temps et de s'impliquer d'une autre façon que le mandat, je l'encourage énormément.

7 Soyez prêts pour la septième révélation : les coquerelles volent! Eh oui, mes amis, je m'excuse de cette révélation subite, mais l'animal le plus « sauvage » d'Haïti, c'est bien la coquerelle. Elles sont présentes partout et, comme elles volent, préparez-vous à les voir. La bonne nouvelle c'est qu'elles sont inoffensives (je sais, j'ai un peu exagéré avec l'animal sauvage), mais c'est justement pour vous montrer que les animaux en Haïti ne sont pas dangereux. Il y a beaucoup de chèvres, de poules et de chiens, mais ils sont tous vraiment *chill*. Tous les animaux font leurs affaires et ne s'occupent pas de vous, tant que vous les laissez tranquilles. Ce n'est vraiment que la coquerelle qu'il faut surveiller...

8 Carmelot et Zacher, les partenaires terrain, vont être vos meilleurs amis. Nous avons eu la chance, lors de notre stage, de faire la connaissance de ces deux merveilleuses personnes et honnêtement, s'ils n'avaient pas été là, mon séjour n'aurait pas été le même. Prenez le temps de les connaître et de passer du temps avec eux. Carmelot est un jeune agronome qui vivait avec nous et était notre personne ressource. Aussi, il nous aidait avec notre créole et, à la fin, nous étions tellement rendus proches que, pour moi, c'était devenu un frère. Zacher est un homme qui a du vécu. Si vous avez du temps, prenez la chance de parler avec lui, il a tant de choses à raconter et a tellement de bonnes idées pour le pays que si vous passez quelques minutes avec lui, vous en apprendrez beaucoup à propos de la vie en général. Cet homme est si charmant et nous a tellement aidés pendant notre stage que ça vaut vraiment la peine de tout faire pour lui rendre la pareille. Zacher et Carmelot, c'est de la famille. (P.S. : Rappelez à Zacher que Aicha *se meilleur zanmi li.*)

9 En parlant de famille, les autres stagiaires vont devenir votre nouvelle famille. C'est sûr qu'en vivant dans une même maison pendant trois mois, il se peut qu'il y ait de petites chicanes. Par exemple, moi et une des stagiaires (qui est maintenant une très bonne amie pour la vie) avons eu un conflit. Nous avons vraiment argumenté pendant une bonne heure et tout le monde autour de nous était inconfortable. Tout ça que pour une histoire.

Alors, il faut que vous sachiez que ce sont des choses qui peuvent arriver, mais, à la fin de la journée, vous êtes tous là pour vous entraider et pour discuter de tout ce qui a pu vous choquer, si votre maison vous manque, ou même si vous avez juste envie de vous vider le cœur. Écoutez-vous et soyez là pour chacun.

10 Finalement, vous allez avoir du plaisir! Ce stage-là ce n'est pas juste pour le mandat, c'est aussi une expérience incroyable alors n'ayez pas peur de boire du *Klerin*, de danser autant de *kompa* que vous le pouvez, de faire autant de nouvelles connaissances que vous le pouvez et d'apprendre autant de chansons de *Harmonik* que vous le pouvez. VIVEZ VOTRE ÉTÉ 2018 ET AMUSEZ-VOUS!!!

ANN-SOPHIE BOUCHER

QSF HAÏTI, L'EXPÉRIENCE D'UNE VIE

Mombin-Crochu, petit village au nord d'Haïti. Avant mon départ, jamais je n'aurai cru voir et apprendre autant de choses sur ce pays qu'on ne connaît que de nom, finalement. Moi, qui habite très près de Montréal, je croyais connaître la culture haïtienne puisqu'elle est bien présente dans cette région, mais non, je m'étais trompée.

Dès mon arrivée, cette culture et les gens que j'ai pu rencontrer m'ont complètement déstabilisée. Pour la première fois de ma vie, j'ai pu comprendre et vivre le sentiment d'être une minorité visible, de se sentir regardée, analysée et même jugée. Au début, je ne sortais pas vraiment de la maison, je restais derrière le grillage de notre petite terrasse intérieure et j'analysais à mon tour les gens qui passaient, les animaux qui marchaient librement dans la rue (même s'ils appartenaient à une famille bien précise) et l'environnement qui m'entourait. Tous ces petits détails de leur vie quotidienne étaient pour moi du jamais vu.

Les premières semaines passèrent et puis, petit à petit, les gens devenaient de moins en moins méfiants envers moi. Nos voisins immédiats, qui étaient habitués de côtoyer les différents Québécois de passage dans la commune chaque année, n'étaient plus timides avec moi et me parlaient afin de simplement devenir amis.

Ces amis(es) m'ont appris le créole parce qu'avant mon arrivée, je n'en connaissais que quelques mots. Ils m'ont appris comment les Haïtiens se comportent dans des évènements ou des assemblées. Ils m'ont aussi appris comment me vêtir pour ci ou pour ça. Ils m'ont initiée à la religion catholique qui est pour eux partie prenante de leur vie et moi je n'en savais presque rien.

Ils m'ont inculqué de très belles valeurs familiales et collectives que j'ai adoptées avec joie. Ce qui est beau dans tous ces apprentissages, c'est qu'ils ont fait tout cela sans vraiment s'en rendre compte. Ils m'ont intégrée à leur vie de façon naturelle. Ces amis(es), qui sont rapidement devenus de la famille pour moi, m'ont permis de devenir quelqu'un de meilleur.

Meilleure, parce que malgré les nombreuses difficultés que les gens d'Haïti peuvent avoir pour se procurer à manger, de l'eau potable, pour se déplacer, pour faire un peu d'argent, avec les inégalités à tous les niveaux en plus des intempéries qui aggravent souvent la situation, ils restent forts, travaillants, aimants, attachants, généreux, aidants et surtout, une grande famille.

Par chance, il y a la musique, oui, la musique. Dès qu'elle se met à jouer, les gens se remplissent de bonheur, quelle que soit leur situation.

Ce peuple qui se méfie souvent, probablement dû à l'historique du pays, reste une grande famille. Par là, je veux dire que personne dans la communauté ne sera laissé pour compte. Nombreux sont les enfants adoptés par une autre famille. Personne ne va laisser un autre travailler physiquement devant lui sans l'aider. Les enfants se promènent comme bon leur semble dans le village et tout adulte peut les « reprendre » s'ils ont mal agi et ils les écoutent avec attention.

Cette expérience de stage de coopération internationale est la plus belle chose que j'ai réalisée jusqu'à présent et elle m'a changée. Maintenant, je comprends et je vois les choses différemment. Le plus important des apprentissages que j'ai pu faire est qu'il est bien de savoir qu'il existe des inégalités dans le monde, mais le fait de les voir, les vivre et les ressentir amène la réflexion sur ce sujet à un tout autre niveau.

Merci Haïti pour ton accueil, pour les belles rencontres et les apprentissages. *W sou kè'm pou tout vi'm. Endrick et Jenèl meilleur zanmi mwen.*

BÉATRICE FECTEAU

À notre arrivée dans la communauté de Mombin-Crochu, nous nous observions, elle, d'en bas, et nous, du haut de notre petite maison. Et lorsque nous n'étions pas sur la terrasse située sur le toit, une foule de petits visages curieux nous observaient devant notre galerie. Certains enfants me demandaient la permission de me peigner les cheveux. Je me laissais faire malgré leur manque de délicatesse. D'autres s'amusaient à attraper mes cheveux qui partaient au vent pour regarder de plus près cette texture étrangère à leurs yeux.

La maison avait ses défauts, mais l'adaptation fut presque instantanée, pour ma part. Puis, après les premières semaines d'observation, ce fut un enchaînement de merveilleuses rencontres avec des personnes de grand cœur.

L'agronome Carmelot, alias monsieur Laguerre, alias Camoy, alias monsieur Poussière. Après une seule journée, nous savions tous qu'il faisait désormais partie de la famille. Il y a tellement eu de beaux moments passés en sa compagnie. Ils resteront à jamais gravés dans ma mémoire. Dans les 75 jours de mon stage, il n'y a pas eu une journée sans que j'aie de fous rires avec lui.

Zacher Elie, notre accompagnateur et la star de la commune. Tout le monde de Mombin-Crochu, sans exception, le connaît. Il a toujours une histoire à raconter. Il pouvait parler des après-midis de temps, mais on ne s'ennuyait pas avec lui. Un jour où nous avons dû nous déplacer dans une autre commune, car il y avait une fête patrimoniale, je l'ai accompagné derrière lui, sur sa moto. Puis, pour revenir de la fête, nous nous sommes fait prendre par surprise par un orage et je me souviendrai toujours des paroles qu'il m'a dites pour me rassurer, malgré que je lui faisais totalement confiance : « Ne t'inquiètes pas, je te protège comme si tu étais ma fille ».

Le petit Endrick, renommé *Superstar*. Il nous a accueillis comme le ferait un petit frère. Je me souviendrai toujours de lui avec en tête l'image d'un petit garçon constamment heureux et d'une gentillesse que je n'avais jamais croisée dans ma vie. Dès qu'il entendait le son de la musique, il se mettait à danser et nous n'avions pas d'autre choix que de l'accompagner tellement il s'amusait.

Madame Ducange, notre cuisinière, celle qui nous concoctait nos succulents repas, tous les jours. Elle avait toujours un grand sourire aux lèvres. Elle considérait tout le monde comme ses propres enfants.

Ti-joe, notre conducteur. Il nous saluait avec un énorme câlin chaleureux. J'ai eu la « chance » d'avoir le mal des transports, alors le groupe de stagiaires me laissait m'asseoir à l'avant de la camionnette avec lui et nous parlions de tout et de rien. À la fin, il m'a dit en pointant le siège passager : « Ici, c'est ta place. »

Les dizaines et les dizaines d'enfants qui s'amusaient tous ensemble devant chez nous. Lorsque nous marchions dans la rue, de toutes petites mains venaient prendre la nôtre pour se balader.

Puis, lorsque nous passions une grande partie de la journée à faire du porte-à-porte et qu'on revenait en après-midi, les enfants se ruaient vers nous pour nous faire des câlins.

Tout notre voisinage. Celui avec qui nous passions chacune de nos soirées dans la rue à se raconter des histoires et à rire un bon coup. Ces soirées où tout le quartier se prenait une chaise et s'assoyait en rond me manquent énormément.

Toutes ces personnes ont fait en sorte que mon voyage fut une expérience inoubliable. Jamais je n'oublierai cette population si accueillante et si attachante. *Ayiti sou kè'm pou toujou.*

CLARA MARTIN

RÉCIT DE STAGE

Passionnée par le domaine des affaires, ma candidature pour un projet en coopération internationale en a surpris plusieurs. Pour moi, cette expérience était un défi personnel. Je ne connaissais personne qui avait déjà réalisé un stage QSF; il s'agissait donc d'un terrain inconnu. J'avais un profond désir d'intégrer le quotidien, les coutumes et le mode de vie des Haïtiens.

Ma famille éprouvait de la difficulté à comprendre mon désir de vouloir participer à une expérience de solidarité internationale d'une durée de deux mois et demi. Plusieurs membres de mon entourage ont même tenté de me déstabiliser.

Malgré tous ces propos, je n'avais aucun doute sur mon désir de participer à ce stage. J'avais envie de plonger à pieds joints dans cette expérience qui m'était inconnue. J'ai donc « paqueté » mon sac et je me suis lancée dans la découverte d'un nouveau pays, Haïti chérie.

Quelques minutes avant l'atterrissage, nous survolions les montagnes d'Haïti. Une seule pensée me traversait l'esprit en voyant ces vastes montagnes et les plages turquoise à n'en plus finir : quel beau pays! J'étais abasourdie par sa splendeur. À ce moment, je ne pouvais pas comprendre les préjugés à l'égard d'Haïti. Haïti chérie, si seulement tu savais à quel point il me tardait de faire ta connaissance.

Juin 2017, Cap-Haïtien.

Notre arrivée au Cap-Haïtien fut brusque et assourdissante. J'ai rapidement compris qu'il s'agissait

du début de notre aventure. Étais-je réellement préparée à cette expérience? Je ne pouvais plus faire marche arrière, j'y étais enfin, après neuf mois de préparation. Intriguée par ce qui m'entourait, je ne pouvais faire autrement qu'observer attentivement. Je n'avais aucun repère, notre culture était si différente de la leur. Ce qui me semblait chaotique était normal pour eux.

Juin 2017, Mombin-Crochu

Mombin-Crochu, nous étions enfin arrivées dans notre petit village! J'étais excitée à l'idée de rencontrer mon nouveau voisinage, notre maison et notre partenaire. Notre maison était au cœur d'une ruelle magnifique, remplie de monde. D'ailleurs, j'avais l'impression que tous y étaient pour nous accueillir.

Au cours des deux premières semaines, je me souviens m'être répété à maintes reprises : « me sentir comme un animal du Zoo ». J'entendais dans ma tête la voix de ma mère qui me disait : « ne regarde pas dans la cour des voisins ». Visiblement, cette règle ne s'appliquait pas à Mombin-Crochu : intrigués, les Mombinois ne se cachaient guère pour nous observer pendant de nombreuses heures, et ce, sans prononcer le moindre son. Il aura fallu deux semaines pour que cette impression « d'animal du zoo » se dissimule. Justement, c'est à travers cette histoire que j'affectionne tout particulièrement que j'aimerais vous raconter le début d'un enchaînement de belles péripéties interculturelles.

16 juin 2017,

Le 16 juin était une journée particulièrement spéciale pour moi, puisque j'entamais ma 23e année d'existence. C'est avec une grande gentillesse que Zacher, notre partenaire de projet, m'avait organisé une soirée de fête. En Haïti, lorsque vous organisez une fête, vous devez fournir boisson et nourriture à vos invités. Ainsi, grâce à Zacher, nous avions des galons de *Clerin* et un succulent gâteau à l'ananas pour tous nos invités. DJ Zacher nous avait arrangé un *set up* des plus originaux. Nous avons dû attirer le village au complet avec nos stéréos. De plus, une des coutumes haïtiennes consiste à mettre plusieurs chansons d'anniversaires d'affilée. Vous pouvez imaginer à quel point je prenais plaisir à entendre la trame sonore d'une heure qui m'était dédiée.

La musique et la danse sont au cœur de la culture haïtienne. C'est d'ailleurs à travers le style musical *Kompa* que les Haïtiens se rassemblent. Lors d'une formation, le *Kompa* nous avait été présenté comme une danse fusionnelle, ou plutôt, « quand vous dansez le *Kompa*, vous ne faites qu'un ». En sachant cela, je n'avais aucun intérêt à apprendre cette danse. À ce moment, je ne pouvais imaginer l'importance qu'occupait le *Kompa* dans ce pays.

Au cours de ma soirée d'anniversaire, notre groupe s'est engagé à danser le *Kompa* avec les Haïtiens pour prendre part à leur culture. Pendant ce temps, je prenais à cœur mon rôle d'hôte en m'assurant que personne ne manque de rien. Parfois, je cherchais à fuir nos invités qui tentaient désespérément de danser avec moi. J'étais la fêtée, j'avais donc beaucoup de demandes. J'entendais : « Clara, où est Clara? Je dois absolument danser avec la fêtée ». Pour eux, il était difficile de comprendre que j'éprouvais du plaisir à danser seule ou avec une amie du même sexe. Et pourtant, c'était le cas!

À ma grande surprise, j'ai été invitée à m'adresser au micro pour remercier mes invités de leur présence. En Haïti, honorer et remercier les gens à travers un discours est d'une importance capitale.

Malgré mon vocabulaire limité, j'ai dû procéder à mon premier discours officiel en créole. Après ce discours, Zacher avait proposé d'ouvrir une bouteille de champagne pour moi afin de célébrer mon 23e anniversaire.

À mon grand étonnement, en ouvrant la bouteille de champagne, Zacher versa le tout sur moi. J'étais trempée de la tête aux pieds. Il s'agissait pourtant d'une de nos coutumes habituelles, mais jamais je n'aurais pu m'imaginer cela en Haïti. Après tout, nous n'étions pas si différents que ça.

À la fin de notre soirée, il ne restait que notre petit groupe ainsi que notre partenaire. Nous étions tous assis en cercle à discuter. J'ai eu l'idée d'ouvrir ma première bouteille de champagne pour célébrer cette journée : mes invités m'avaient offert en cadeau deux bouteilles de champagne, deux bouteilles de vin *vino tinto* ainsi qu'un ananas. Pendant la dégustation, nous savions que nous avions franchi une étape importante de notre expérience : la barrière entre les Haïtiens et nous était finalement tombée. Nos voisins étaient devenus nos amis. Les appellations « blanc, blanc » diminuaient, nous entendions davantage nos prénoms dans les ruelles de Mombin-Crochu. Je savais que j'avais pris la bonne décision de choisir ce pays de prédilection, Haïti chérie.

FÉLIX BOUDREAULT

RESTER MOU, OU COMMENT RÉUSSIR UN STAGE QSF

Nous sommes sortis de l'avion et la chaleur écrasante de l'été haïtien nous a pris par surprise. En traversant le tarmac pour rejoindre la douane, je m'efforçais d'avoir l'air relax et confiant, question de conserver le moral des 6 stagiaires qui marchaient à mes côtés. On me faisait confiance pour les guider à travers les deux mois et demi de stage dans un pays qui, pour eux comme pour moi, était étranger. Je ne parlais que très peu créole (merci YouTube) et n'avais jamais mis un doigt de pied en Haïti. Pourtant, il faudrait que j'assure la sécurité, la santé, l'intégration du groupe dans la communauté d'accueil et que je facilite la réalisation d'un projet en agriculture, moi dont l'historique de jardinage se limite à quelques plants de tomates.

Une fois sortis de l'aéroport, nous avons eu droit au chaos des taxis, des porteurs et des guides amateurs qui semble international, tellement il est semblable d'un pays à l'autre. Notre partenaire terrain nous attendait avec deux camions pick-up usés à la corde par les routes de terre d'Haïti. Ces routes, nous allions apprendre à les connaître intimement. Assis côte à côte dans la boîte du pick-up, les bagages attachés entre nous, nous avons entrepris les trois heures qui nous séparaient de Mombin-Crochu, un petit village de quelques milliers d'habitants où nous allions passer l'été.

Dès les premiers kilomètres, nous avons compris que le chemin serait sans pitié pour nos corps. Les trous, les bosses, les pierres faisaient agressivement danser le camion, et nous par le fait même. Nos fesses, violemment projetées contre le banc à chaque soubresaut, nous soutiraient maints cris de douleur. Plusieurs stagiaires, par un malheureux réflexe, serrèrent les dents, les poings et crispèrent leurs corps, ce qui ne faisait qu'ajouter à leur calvaire. Le moment était venu pour un conseil d'accompagnateur! « Restez mou! » que je leur lançai avec humour et bonne humeur, les invitant à garder leur corps flexible afin d'amortir les chocs. Je ne savais pas encore que c'était le meilleur conseil que je pouvais donner, non seulement quant à l'art de chevaucher un pick-up dans une route accidentée, mais pour tout le projet de solidarité internationale.

Un stage à l'international, c'est un peu comme un chemin rocailleux : ça brasse. Les chocs sont culturels, mais le résultat est semblable : on finit par être endolori. Pour des jeunes ayant grandi au Canada, dans un confort assuré, découvrir la diversité du monde, des cultures, mais surtout les imposantes inégalités qui caractérisent le monde global ne se fait pas sans heurt. Tout au long du stage, moi et mon groupe allions vivre des moments intenses et percutants et, tout au long du stage, nous allions nous rappeler de « rester mou », de garder notre esprit flexible et adaptable à des réalités différentes.

> Pour rencontrer l'autre, il importe absolument de laisser notre rigidité aux douanes et d'accepter que le chemin qui nous sépare n'est pas toujours droit et calme.

Durant deux mois et demi, nous sommes restés mous devant certaines pratiques qui nous étaient inconnues, parfois incompréhensibles. Nous sommes restés mous face à des traditions différentes des nôtres, des changements profonds dans nos habitudes. Nous avons conservé notre flexibilité dans certains dilemmes moraux ou personnels, dans nos réussites liées au projet comme dans nos échecs. Nous en sommes sortis plus forts, plus complexes et nuancés, conscients des inégalités qui nous sont imposées par la « grande loterie de la vie ». Heureusement, personne n'a cassé, personne n'a abandonné à cause des chocs! Nous sommes de retour au Québec, tout le monde a vécu une expérience fantastique et, j'en suis certain, tout le monde a gagné quelques pouces de flexibilité mentale et physique.

JADE BLOUIN LESSARD

À toi, Mombin-Crochu, toi qui as su m'émerveiller, toi qui as su m'émouvoir, toi qui as su me surprendre, toi qui m'as choquée, toi qui m'as fait rire, toi qui m'as fait pleurer, mais surtout, toi qui m'as fait grandir, toi qui m'as fait comprendre, je veux te dire merci.

Mombin, je t'ai connue sous toutes tes facettes. Je t'ai entendue à l'aube alors que les chants des coqs s'unissaient, en après-midi alors que tu étais plutôt muette, voire désertique, et le soir, sous un ciel étoilé, tu étais bien vivante. Je t'ai sentie, j'ai senti la douce odeur de tes jardins de manguiers autant que l'odeur nauséabonde des *fatras* qui longent tes rues.

Mombin, je t'ai goutée, le soir, alors que mes promenades s'agrémentaient de deux trois pâtés *kodés*, et les jours de marché alors que je pouvais savourer une variété de tes fruits exotiques.

J'ai vu tes paysages montagneux à couper le souffle, tes rivières où des enfants se baignaient, tes palmiers, ton ciel coloré, Mombin-Crochu tu es magnifique.

Mais Mombin, je dois te remercier avant tout parce que tu m'as touchée, j'ai été touchée par tes habitants, par leur générosité, leur chaleur, leur sourire, ce sont eux le cœur, le charme qui fait ce que tu es.

Je ne peux pas croire que je te quitte déjà. Tu m'as fait vivre l'aventure la plus touchante. Je ne t'oublierai jamais, tu m'as marquée pour toujours, mais ce n'est qu'un au revoir, ma chère.

MAXIME FAUBERT

JURASSIC QUÉBEC SANS FRONTIÈRE PARK

Premièrement, j'adore écouter des films.

Lorsque j'étais dans l'avion qui a survolé l'île anciennement nommée Hispaniola, une mélodie m'est venue en tête... celle de Jurassic Park. Oui, oui, grande aventure, une île et un environnement dit dangereux par notre entourage (pas au début du film, mais vous savez que la sécurité des personnages ne s'est pas éternisée). Bref, le film classique de 1993 tout craché! Évidemment que l'expérience n'a pas ressemblé au film (sauf peut-être pour la présence d'un type de lézard, le terrifiant zandolite! Un lézard assez répandu, qui ne mange pas les humains, mais des « bibittes »!).

Lorsque nous sommes arrivés, je regardais partout, stressé par la nouveauté. Les premiers pas en dehors de l'avion, la prise des bagages et, enfin, trouver nos partenaires à l'extérieur de l'aéroport, la promenade en camion au Cap haïtien et le dodo à Sainte-Suzanne. D'ailleurs, un peu comme les gamins du film qui explorent l'île, nous observions l'environnement avec nos énormes yeux remplis d'émotions. Le lendemain, on a refait un autre tour de camion et nous sommes arrivés dans notre chez-nous pour les 74 prochains jours.

Oufff... je suis essoufflé en écrivant tout ça (oui, oui, vous avez bien lu, trouvez l'erreur). Dans les premiers jours, je devais ressembler à un petit mammifère qui explore son environnement. J'avançais, tranquillement, mais sûrement, vers l'adaptation. La première partie du stage m'a permis d'observer, et la seconde moitié, d'avoir plus d'aisance dans cet environnement rempli de nouveautés.

Les humains, le mandat, la faune et la flore

Tout d'abord, la vie de groupe fut une expérience en soi. Nous habitions tous ensemble dans une petite maison. Heureusement, on peut dire que les employés aimables de l'IRATAM et les habitants chaleureux de la rue étaient notre famille d'accueil.

Nous étions toujours très près de la communauté. Dès que nous traversions le cadre de la porte (très souvent ouverte) de la maison, les jeunes Canadiens que nous étions sociabilisaient et partageaient plusieurs bons moments avec jeunes et moins jeunes habitants de Mombin-Crochu.

Le mandat, eh bien.... il variait, s'adaptait, et nous le découvrions au fur et à mesure que le stage avançait. Le noyau restait évidemment le même (pour notre stage). Ensuite, il y avait les objectifs personnels qui relevaient principalement de nous-mêmes, qui s'y mélangeaient à leur façon (oui, c'est flou, mais c'est normal).

Les animaux sont présents dans le village pour aider leurs propriétaires dans leurs tâches quotidiennes ou pour les nourrir. Ils sont donc un peu partout et font partie du village. Et la flore... est, comment dire, magnifique? Oui, oui... mais le terme manque un peu de dynamisme. Moi, j'ai adoré regarder un peu partout en marchant, quitte à ralentir parfois mon rythme de marche.

Mon principal obstacle tout au long du stage a été la chaleur (comme je m'y attendais), mais j'ai survécu.

Pour finir ce minuscule (il y aurait tant à raconter) récit d'aventures, je pourrais vous mentionner que durant notre voyage du retour, j'ai eu à nouveau l'air de la musique du film Jurassic Park avec un petit sourire en coin.

ROXANNE FECTEAU

Il était une fois une jeune adolescente beauceronne du nom de Roxanne qui rêvassait. L'un de ses nombreux vœux, peut-être le plus cher à ses yeux, était de découvrir le monde. Elle se promit de vivre une expérience à l'étranger qui la ferait sortir de sa zone de confort et la pousserait au-delà de ses limites. Quelques années plus tard, accompagnée de six autres joyeux lurons, cette jeune femme qu'elle était devenue mit pied sur mes terres. Elle ne pouvait se douter qu'elle allait un jour me visiter, et surtout vivre dans ce pays que je suis, moi, Haïti. Considérée longtemps comme la Perle des Antilles, on me lance maintenant des injures en me qualifiant de pays maudit.

Je la vois encore, toute fébrile, descendre de l'avion et faire son premier trajet à l'arrière d'une boîte de *pick-up*. Ce ne fut pas la seule «première fois» de son séjour, car elle était confrontée, chaque jour, qu'elle y soit prête ou non, et elle affrontait ses multiples défis personnels avec une aisance qu'elle développait au fil du temps. Une gamme d'émotions a traversé le cœur de Roxanne au fur et à mesure qu'elle s'intégrait au quotidien de la rue de ma commune nommée Mombin-Crochu. C'est en vivant avec mes habitants que la jeune femme a compris que les valeurs de son pays sont les miennes aussi, que ce qui est important pour elle l'est aussi chez moi. Nous ne le montrons simplement pas de la même manière.

Elle avait souvent le sourire aux lèvres, car elle était contente d'avoir la chance d'être en lien avec un partenaire qui était toujours là pour elle et son groupe. Moi-même, j'étais fier comme pays d'avoir produit des êtres si compétents et en même temps très humains. Des gens qui donnèrent un appui considérable à ces «étrangers» venus aider dans un domaine qui leur était un peu inconnu, malgré toute la préparation qu'ils avaient pu recevoir chez eux.

Comme bon nombre de mes voisins du sud, je suis un pays qui a pour mentalité que le temps n'est pas une ressource limitée et qu'il faut en user autant qu'on en a besoin, soit pour éviter de brûler sous mon soleil chaud d'après-midi ou encore pour s'assurer de bien faire les choses, sans se stresser. C'est quelque chose qui a pu déstabiliser l'héroïne de mon histoire, mais elle a su s'ajuster et même tomber sous le charme de cette façon de vivre... pour mieux vivre. Ce qui a aussi captivé mon intérêt, c'est que les supposés chocs culturels, Roxanne n'était pas consciente qu'elle allait les vivre aussi de l'intérieur.

Elle était prête à être confrontée par le mode de vie adopté sur mon territoire, mais elle a été surprise par ses questionnements face à ce qu'elle pensait ou à ce que les autres Québécois lui disaient.

Ces remises en question l'ont fait grandir, autant que sa compréhension de mon monde.

Dans mon coin du monde, la chaleur est toujours au rendez-vous. Nous pouvons dire que Roxanne a dû s'adapter aux journées d'été que nous pourrions qualifier d'étouffantes. Mais elle a appris quelque chose à travers le contact qu'elle a eu avec les gens d'ici. La chaleur, c'est rassembleur. C'est ce qui contraste tant entre les relations dans son pays et chez moi. J'ai observé qu'avec cette température intense, les pores de son cœur se sont complètement ouverts. Cela lui a permis de mettre tout son amour pour les gens à contribution, d'agir du mieux qu'elle pouvait pour se rapprocher de la communauté qui était devenue un peu la sienne avant qu'elle me quitte.

En faisant ses valises, elle a aussi empilé de nombreux souvenirs joyeux, comme de plus difficiles, qui resteront gravés en elle et qui continueront toujours à la faire évoluer. C'est avec une boule dans le ventre et un serrement au cœur que Roxanne s'est préparée à monter dans son avion pour le vol du retour. J'ai pu la voir me faire un petit au revoir sincère et je lui ai répondu qu'elle était la bienvenue à tout moment, car mon peuple l'a adoptée, aussi bien que moi.

PÉROU

MUNICIPALITÉ DE COMAS

PARTENAIRE: AYNI DESAROLLO

ARIANNE LEFEBVRE

Mon amie Cath : « Hey… On va-tu vivre trois mois au Pérou? »

Moi : « J'aimerais tellement ça, mais j'ai pas d'argent, je ne parle pas espagnol, je vais m'ennuyer de mon chum et de ma famille, on n'aura pas de salaire et j'ai peur que la préparation nuise à mes cours… »

Cath : « Penses-y… Tu sais Ari, je ne sais pas si ça peut t'aider, mais moi, quand j'ai besoin de faire des choix, je me répète : *Always choose life.* »

Des fois, dans la vie, il y a cette personne qui te dit les bons mots au bon moment. Ça n'a pas besoin d'être grand-chose. Juste les trois petits mots *Always choose life* ont été pour moi comme un choc électrique qui m'a fait sortir de la lune. Ma décision était prise. Quelques semaines plus tard, nous étions au Pérou en compagnie de nos amies qui étudient comme nous en environnement et de nouveaux amis qui étudient en politique. Rapidement, notre groupe de huit s'est tissé et nous sommes devenus comme frères et sœurs.

Là-bas, nous vivions chacun dans une famille péruvienne qui nous accueillait chaleureusement. Nous avons appris la culture en vivant l'immersion à fond. On nettoyait nos vêtements à la main et on les étendait sur le toit pour les faire sécher. En marchant dans la rue, on pouvait voir des cactus ou des mangues dans les arbres, des bananes, des avocats, des figues, des limes et même du poivre rose. Quand nous « attrapions » des coups de soleil, nous les guérissions en ouvrant une plante d'aloès et en étendant son gel sur notre peau. Ou bien nous essayions les remèdes de grand-mère proposés par nos familles d'accueil. Tous les jours, nous mangions de la nourriture fraîche achetée directement dans la rue, dans des petits chariots ou dans les kiosques extérieurs du marché bondé de notre ville. Un jour, nous avons eu l'idée de faire un guacamole. Nous avons dû faire le tour de huit marchands différents avant de trouver tous les ingrédients.

Ça nous a pris du temps, mais du temps, là-bas, il y en a en masse!

Les journées étaient longues, le soleil et la chaleur étaient toujours présents, le stress n'existait pas, la musique jouait dans les rues et les odeurs se mélangeaient : fruits frais, épices, sauces, viandes, poussière et crottes de chien (ça fait la beauté de la chose!). À part travailler, on avait plein de temps pour jouer au volley-ball, au soccer, au frisbee, monter des montagnes, faire des pique-niques, se coucher dans l'herbe et regarder les nuages, lire des romans, regarder les couchers de soleil, apprendre à jouer du ukulélé, danser sur le rythme péruvien et parler une troisième langue.

Tous les matins, je m'assoyais sur le toit de ma maison en mangeant une mangue juteuse pour regarder les maisons colorées du paysage sableux de la ville dense dans laquelle j'habitais. Il m'arrivait d'avoir le vertige. Pas à cause de la hauteur de la montagne sur laquelle je me situais, mais à force de réaliser que je me trouvais sur un point de la planète aussi loin de ma maison d'enfance. L'immersion dans un pays du sud permet de prendre conscience que la plus grande richesse se trouve dans la famille, la simplicité et le fait d'apprécier ce que la nature nous offre.

De retour dans mon pays industrialisé, c'est facile d'être choquée par les gens qui sont stressés par le temps, l'argent, le travail, le statut social, l'image personnelle projetée… mais j'étais comme eux. C'est là qu'on voit que les expériences interculturelles changent les gens. J'ai été changée. Changée par l'immensité du paysage et par la capacité que les humains ont de se transmettre de la joie malgré les différences culturelles. Un sourire reste un sourire, qu'il soit en français ou en espagnol.

Finalement, j'ai coulé un cours à l'école, je n'ai pas eu de salaire pendant trois mois et je suis encore plus endettée… En d'autres mots, je suis plus riche qu'avant!

CAROLANNE TREMBLAY

21 ANS – STAGE PÉROU, ENVIRONNEMENT. HIVER 2017

Il est 17 h et nous travaillons encore. Il pleut pour la première fois. Nous nous réjouissons de la pluie rafraîchissant notre peau sous ce soleil brûlant.

Je nous regarde et, par nos sourires, je vois que nous sommes heureux.

Dans nos bureaux, je vois les regards des mères de famille devenir tristes, voire apeurés de cette même pluie. Dans l'incertitude, je me questionne sur les raisons sans trouver de réponses immédiates.

Les semaines suivantes, j'ai pu répondre à mes questions.

Ce matin-là, près de notre lieu d'hébergement, les inondations commençaient.

Les *ríos* débordaient et les rues se remplissaient.

Les maisons étaient englouties par la pression du courant.

C'est à ce moment que j'ai compris, mais aussi vécu leur peur et leur tristesse.

Et j'ai eu mal en voyant les gens les plus démunis perdre le peu qu'ils possédaient, en se faisant enlever leurs biens et leurs maisons par l'eau.

En voyant les gens, les animaux et les arbres être emportés par le courant, causant la mort de plusieurs individus, membres de plusieurs familles. En voyant les enfants, à la télévision comme dans les rues, crier et avoir besoin d'aide.

En voyant la panique s'emparer de chaque partie du corps des gens qui observaient les conséquences indirectes des déversements et du bris des rues.

En voyant les membres de ma famille se sentir vulnérables, trop petits et sans repères pour aider les leurs face au désastre naturel.

En voyant ma mère adoptive se sentir coupable de ne pas pouvoir apporter l'aide nécessaire aux gens, à sa communauté.

En voyant des personnes habiter dans des tentes de rescapés, dormant à même le sol, sans le confort et la sécurité qu'offrait leur maison.

Et j'ai pleuré, me sentant totalement impuissante, comme si mon aide apportée ici n'était pas dirigée à la bonne place, voulant offrir un support aux gens maintenant dans la rue.

Me sentant moi aussi ridiculement trop petite, ne pouvant leur apporter qu'un réconfort psychologique.

Me sentant soudainement dépourvue de moyens réels pour protéger ces familles.

Me sentant aujourd'hui comme une personne égoïste, trop chanceuse dans le confort de la vie au Québec.

Dans tout ça, j'ai appris que la vie est fragile et que nous sommes tous vulnérables au déchaînement de la nature, mais que certains le sont plus que d'autres.

J'ai compris que la coopération est nécessaire, puisque l'entraide est la seule façon de réussir à aider les gens démunis qui ont perdu leurs repères, que les inégalités sont puissantes et que les gens ayant le moins sont également ceux qui risquent de perdre le plus facilement.

CATHERINE CODERRE PORRAS

LE PÉROU?

Cinq lettres qui représentent un pays, mais qui résonnent à mes oreilles comme tout ce qu'il y a de plus inconnu aujourd'hui. Étrange, non? En fait, pas du tout.

C'est parce qu'en cet instant, je réalise à quel point le Pérou, c'est plus que juste ce que j'en pensais, que ce que je croyais que c'était. Puisque j'y avais séjourné trois petites semaines il y a deux ans, je croyais en avoir tiré l'essentiel, en avoir assez vu, que le pays n'avait pas d'autres richesses à m'apporter.

What a fool!

Comment ai-je pu être aussi prétentieuse, aveugle? Je réalise aujourd'hui, et depuis le début du séjour, qu'un simple trois mois dans un village ne sera même jamais assez pour seulement le comprendre à moitié. Qu'au nombre de villes et villages existant au Pérou, le nom du pays explose pour devenir un amas d'endroits merveilleux, de gens inspirants, d'habitudes nouvelles et de plaisirs inégalés. Comment aurais-je pu savoir, seulement entrevoir, à quel point ce voyage changerait ma vie, étendrait encore plus mes horizons, améliorerait autant ma tolérance, atténuerait de telle manière mon jugement et éveillerait autant mes sens?

De tout mon être, je suis reconnaissante pour cette expérience. Longtemps, j'ai voulu retenir le temps entre mes doigts, l'empêcher de filer, mais pourquoi? J'ai fini par comprendre que ce genre d'expérience, comme toute bonne chose, a une fin, mais que celle-ci vient avec son lot de découvertes.

Elle est ce qui forge une vie, car elle permet de revoir ses priorités et de raviver ses intérêts.

Alors, pour moi, le Pérou n'est plus seulement un pays, mais l'ancrage d'une nouvelle partie de moi-même. Cela bien que l'expérience ait été éphémère. Là-bas, j'ai pu profiter jour après jour des sourires d'inconnus, des bonjours les plus sincères, des papillons butinant les rares fleurs de Collique, des chiens, tous plus attachants les uns que les autres, des rues éternellement poussiéreuses, des maisons colorées dans les montagnes, des soirées passées à jouer de la guitare sur le toit de la *casa* au soleil couchant, des sorties à toute heure du jour à une quelconque *tienda* (dépanneur sud-américain) de l'endroit, des *alfajores*, des tonnes d'avocats, des *Fanta* à trente sous, des vieilles dames édentées qui sourient en permanence, de Carmen qui tenait le kiosque de fruits et légumes, des *combis* (petits autobus) qui passaient chaque trente secondes sur l'*Avenida Revolución*, des jeunes de *Juventud Kollek*, des montagnes majestueuses, du bruit infernal la nuit qui... devenait attachant, presque nécessaire pour dormir, du *Mercado de la Tercera*, des *mototaxis* simplement épiques, du riz, des danses enjouées, de la manière de boire une bière à la péruvienne, de la bise chaque fois qu'on disait bonjour à quelqu'un, de la *bicicleta*, de la notion du temps très relâchée, des *chifas*, de la *cusqueña negra*, des chiens Luna, Mora et Shaggy, des *dinámicas* avant nos ateliers, du soleil infatigable, des vagues indomptables, des grippes quand il fait trente degrés dehors, des bracelets somptueux, des tissus magnifiques, des joies générées par l'eau de l'endroit, des paysages effarants comme les dunes de la *Huacachina*, d'un groupe de jeunes motivés et motivants grâce auxquels le stage s'est merveilleusement déroulé et, gardons évidemment le meilleur pour la fin, d'une famille unie qui a eu le cœur de m'accueillir à bras ouverts pendant ces trois mois et dans laquelle chacun des membres avait une importance incroyable à mes yeux.

Tous ces moments, ces gens, ces apprentissages, j'aimerais les ramener chez moi. Peu à peu, ces souvenirs vont fondre, se dissiper dans mes habitudes, mais, sans équivoque, resteront à jamais gravés dans mon cœur et ma mémoire.

Pérou 2017, je ne regrette rien.

CYNTHIA ST-LOUIS

Le Pérou est un pays majestueux et diversifié, avec ses trois régions bien distinctes : la Costa, bordée par l'océan Pacifique, la Sierra, constituée des Andes et la Selva, traversée par l'Amazone. Amante de la nature et des montagnes, je m'y suis tout de suite sentie dans mon élément. Le Pérou, c'est aussi une civilisation riche en histoire et mystique à la fois, avec ses sociétés pré-incas et incas, qui ont laissé place à l'époque coloniale suite à la conquête espagnole et que l'on ne manque pas d'apprendre à mieux connaître en visitant les multiples ruines, vestiges et constructions laissés en héritage. Le rapport à la terre, la *Pachamama*, avec laquelle les Péruviens entretiennent une proximité particulière, dont ils vivent pour plusieurs et pour laquelle ils ont une reconnaissance infinie, caractérise aussi le Pérou tel que je l'ai vécu.

Si je demeure marquée par la beauté du Pérou et des merveilles que j'y ai vues, ce sont les personnes que j'ai côtoyées et les expériences vécues qui laisseront le plus de traces dans ma vie.

Nous avons vécu en zone rurale dans la Sierra, donc au cœur des montagnes. Dans mon village, à Sicre, on compte environ soixante-dix habitants. Ma maison a quatre pièces principales : une chambre que je partage avec ma sœur Liz, dix-sept ans; une autre chambre que partagent ma mère Rosa, trente-neuf ans, mon père Roberto, trente-sept ans, mon frère Gian, quinze ans et ma sœur Dayra, deux ans; une salle à manger; et une salle de bain. La cuisine se situe au fond de la cour, à même le sol en terre, et on y fait la préparation des aliments essentiellement sur un four à bois.

Au début, il faut apprendre à s'apprivoiser. Pour ma famille péruvienne, je suis de prime abord une étrangère sous leur toit, même si je deviendrai ensuite membre à part entière de la famille. Pour moi, tout est à découvrir, en passant par les habitudes alimentaires, l'heure de lever et de coucher, la dynamique familiale, les moyens de transport, et plus encore. Et que dire de la barrière de la langue, que nous réussissons à faire tomber petit à petit, à force de malentendus cocasses, de gestes, d'explications créatives et de recherches dans le dictionnaire.

La première fois que je fais mon lavage à la main, ma mère et ma sœur Liz se moquent gentiment de moi. Idem quand j'essaie tant bien que mal d'éplucher et de couper fruits et légumes avec la même dextérité qu'elles sans planche à découper. Pas facile de les convaincre qu'il n'y a aucun problème; je peux faire la vaisselle et aider à la cuisine. Chez moi, au Québec, je ne vis plus chez mes parents et je suis sur le marché du travail depuis belle lurette... mais cela semble pour ma famille péruvienne bien abstrait...

Quand nous prenons la decisión, avec les autres filles du groupe, de dîner au bureau chaque jour, à trente minutes de marche de la maison, ce qui signifie que nous aurons besoin d'un repas à emporter, je ne suis pas très à l'aise à l'idée que ma mère péruvienne s'en charge. Comme le four de la cuisine fonctionne au bois, ramassé à la chacra de façon régulière, ma mère se lève aux petites heures pour l'alimenter, préparer le déjeuner pour toute la famille, en plus d'un repas chaud pour mon père et moi. Malgré mes protestations et le fait que je manifeste qu'un repas froid que je préparerais de façon expéditive me convient parfaitement, je comprends bien vite que ce combat est perdu d'avance. Ma mère péruvienne me dit qu'elle doit de toute façon se lever pour préparer le repas de mon père. Elle me confiera plus tard que même si elle aimerait bien préparer des choses plus simples parfois, mon père péruvien préfère manger chaud, et cette

tâche de la cuisine lui revient principalement, sinon presque exclusivement.

Ma mère, Rosa, est actuellement femme au foyer. Au quotidien, elle s'occupe de ma petite sœur Dayra, des tâches ménagères, de la cuisine, d'aller ramasser du bois, du café, des avocats et des agrumes à la chacra. Elle effectue à l'occasion la cueillette de thé pour un tiers, ce qui lui rapporte la somme journalière de 25 soles (environ 9,35 $ en dollars canadiens). Elle participe également à divers comités, réunions et formations, entre autres sur la nutrition. L'an prochain, lorsque Dayra ira au jardin d'enfants, elle souhaite retourner travailler.

Plus le temps passe, et plus encore à l'approche du départ, je reçois certaines confidences de la part de ma mère Rosa et de ma sœur Liz avec lesquelles je suis de plus en plus proche, mais aussi des autres femmes de la communauté.

Rosa

Ma mère vient d'une famille nombreuse, mais aucun des membres de sa famille ne vit à Sicre; seules sa belle-mère et deux des sœurs de mon père y vivent avec leur propre famille. Elle se sent loin des siens et aimerait retourner vivre à Cusco, mais mon père préfère la campagne à la ville.

Liz

Alors que l'on cuisine tout bonnement, ma sœur, qui étudie au collège et entrera à l'université l'an prochain, me questionne sur les relations entre les hommes et les femmes dans mon pays. Est-ce que les hommes sont respectueux envers les femmes là-bas? Sont-ils fidèles? Je lui fais part du fait qu'il y a bien sûr des exceptions, mais que oui, de façon générale, les hommes font preuve de respect envers les femmes. Ici, me dit-elle du haut de ses dix-sept ans, on ne peut faire confiance à aucun homme. Plusieurs mènent par exemple une double vie et ont deux familles dans des villages différents.

Rocio, Korayma et Yamila

Même son de cloche de la part des sœurs de Kim, une autre stagiaire qui vit à quelques maisons de la mienne à Sicre. Toutes trois étudient à l'université de Cusco. Autour du gâteau de fête pour célébrer les six ans de leur adorable petit frère Marcelo, elles nous expliquent que le corps professoral, qui est composé d'hommes, tient quotidiennement des propos sexistes et déplacés à l'égard des étudiantes quand ce ne sont pas des gestes de cette même nature. Les relations entre professeurs et étudiantes ne sont pas rares. Des membres de leur propre famille remettent en question le fait que leurs parents les envoient à l'université; ne devraient-elles pas simplement devenir coiffeuses? Leur réponse : ignorer, parce qu'elles ne veulent pas s'exposer à pire. Pour d'autres, ces propos et comportements se soldent par un abandon scolaire. Pour elles, peu d'intérêt envers les hommes et pas question de prendre un Péruvien pour époux.

Estela

Estela, la mère péruvienne de Kim et la mère biologique de Rocio, Korayma et Yamila, nous partage avec émotion qu'elle est heureuse de notre présence et qu'elle considère que nous sommes de bons exemples pour ses filles, puisque nous mettons beaucoup d'effort dans nos études (et notre carrière pour certaines) et que nous n'avons pas encore d'enfants, contrairement à beaucoup de jeunes femmes du Pérou, qui donnent la vie alors qu'elles sont parfois malheureusement elles-mêmes encore des enfants.

Pendant les deux mois et demi qu'a duré le stage, j'ai donc été témoin de façon directe et indirecte de comportements et de propos machistes. Et ces gestes et paroles viennent souvent des personnes mêmes qui sont chargées de protéger les populations les plus vulnérables et de représenter leurs intérêts (corps policier, politiciens, professeurs, etc.). Mes propres constats m'ont démontré l'importance indéniable du travail de sensibilisation fait pendant notre mandat relativement aux thèmes de la santé et des droits sexuels et reproductifs, de l'égalité hommes-femmes, du consentement et de la violence, mais également de l'ampleur du travail qui demeure à faire.

Bien entendu, l'idée n'est pas de généraliser. Nous n'avons vécu qu'au sein d'une seule municipalité et nous avons par ailleurs rencontré bon nombre de personnes, hommes comme femmes, avec une vision égalitaire des sexes et la volonté que les choses changent. La forte présence de machisme et de violence envers les femmes au Pérou ne peut toutefois être occultée. Les statistiques parlent d'ailleurs d'elles-mêmes; le Pérou figure tristement bien haut dans les classements concernant la violence sexuelle faite aux femmes et le féminicide, à savoir le meurtre d'une femme par son conjoint ou ex-conjoint.

Mon souhait le plus cher est que toutes les femmes magnifiques et fortes rencontrées au Pérou réalisent leurs rêves et, dans le meilleur des mondes, sans entrave, mais plutôt avec l'appui et les encouragements des hommes qui croiseront leur chemin.

Quant à moi, ma fibre d'avocate et de femme, qui espère la justice et l'égalité pour tous, a été fortement ébranlée par cette expérience. J'espère avoir l'occasion d'œuvrer à nouveau pour la défense et la protection des droits humains, au Québec ou ailleurs dans le monde.

DAPHNÉ LAGARDE

TE EXTRAÑARE (JE M'ENNUIERAI DE TOI)

C'est ce que m'a dit ma mère péruvienne lorsque je lui ai expliqué, dans un espagnol approximatif, que je partirais cinq jours en mi-stage afin de visiter les merveilles de son pays.

C'était après le repas du soir, nous étions dans la cuisine faite de tiges de bambous, occupées à siroter un *matécito de munia* (herbe venant de notre jardin, dont les propriétés ressemblent à la menthe).

Elle-même semblait surprise par la facilité avec laquelle nous nous sommes acclimatées l'une à l'autre. Elle me considérait déjà comme sa deuxième fille, fière de mes projets de vie, comme de mes petits progrès quotidiens dans l'apprentissage de sa langue. Quant à moi, j'étais et je suis encore en admiration profonde face à cette femme qui a traversé des épreuves sans nom, mais qui trouve toujours le moyen de blaguer ou de rire comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Il y a plusieurs mois de cela, étant une fervente amoureuse de la nature, j'avais demandé au Carrefour de solidarité internationale de me placer, si c'était possible, dans une famille vivant près de la végétation. Comme je n'ai pas été déçue!

Leur foyer ressemblait à une illustration d'un livre de contes. Perdu dans la forêt luxuriante, il fallait marcher quinze minutes à partir de la *pista principal* dans un sentier de terre pour s'y rendre.

C'était mon plus grand plaisir de me promener seule entre les arbres odorants, d'écouter le chant des oiseaux et, à l'occasion, de voir passer de petits animaux furtifs.

Je me rappelle avoir eu si peur de prendre pour acquis, avec le temps, ces paysages grandioses.

À mon grand soulagement, même au jour de notre départ, je regardais les montagnes verdoyantes comme si je les voyais pour la première fois. Avec les derniers jours était apparue l'appréhension du retour à la vraie vie, mais ce n'était rien comparé à la tristesse de quitter ceux et celles qui m'avaient pris sous leurs ailes.

De part et d'autre, nous avions sous-estimé le grand bonheur que nous allions nous apporter. Sans parler des leçons que nous allions tirer de cette cohabitation.

En regardant ma famille adoptive pour la dernière fois, avec le cœur lourd et la larme à l'œil, j'avais repensé à ce qu'ils m'avaient dit la veille :

- « *Te queremos* » (nous t'aimons).

ÉMILIE BRASSARD

HOMMAGE À *MI FAMILIA PERUANA*

Je me souviendrai toujours de notre première pluie au Pérou. Nous étions tous en train de travailler à la *casa comunitaria*, notre deuxième maison. Le bruit des gouttes d'eau tombant au sol nous avait donné le plus grand enthousiasme depuis longtemps. Il faisait toujours si beau et si chaud. Nous avions couru sous la pluie, nous avions dansé, nous avions ri, alors que *nuestros amigos* ne semblaient pas comprendre pourquoi un événement aussi alarmant nous procurait autant de bonheur. Au Québec, la pluie nous apporte plusieurs aliments précieux et aide à rafraîchir l'air d'été. Au Pérou, on y associe plusieurs problématiques troublantes.

Je me souviendrai toujours de *mi mama* Dorila, pleurant devant la télévision, voyant les nombreuses inondations provoquées par toutes ces pluies. Il est difficile de s'imaginer que de simples averses, qui sont beaucoup plus faibles qu'au Québec, peuvent avoir des impacts aussi grands. Au début, *mi familia* me parlait sans arrêt de ces *huaycos*, de toutes ces maisons qui ont été détruites, de toutes ces choses et ces personnes perdues. Avec le temps, nous ne voulions plus écouter les nouvelles, ça nous rendait beaucoup trop tristes.

Je me souviendrai toujours de la chance que nous avons eue d'avoir vécu dans un lieu qui n'a que faiblement été touché par ces catastrophes. Nous avons manqué d'eau pendant près d'une semaine et *mi papa* n'a pas pu se rendre au travail pendant plusieurs jours, mais ce n'est rien comparé aux zones qui avaient réellement été affectées. Dans les jours suivant la première inondation, le prix des aliments a grandement augmenté. Nous mangions beaucoup moins de produits frais, mais je n'ai jamais manqué de rien. S'il y a bien une chose dont je n'ai jamais été déçue, c'est de la cuisine de Dorila.

Je me souviendrai toujours de cette femme extraordinaire qui m'a tant aimée. Je n'arrive toujours pas à m'expliquer comment il est possible d'aimer et de donner autant à une inconnue.

Comme si ce n'était pas assez d'avoir quatre filles, un fils et deux petits-enfants, elle reçoit régulièrement des jeunes, comme moi, et les traite avec la plus grande générosité qui soit. Quelle femme extraordinaire! Elle s'occupe non seulement de sa famille et de sa maison avec tout son cœur, mais elle veille aussi au bien-être de sa communauté en se battant pour les droits des femmes, en fournissant de bons repas abordables pour les plus démunis dans son *comedor* et en combattant la dengue. Quelle femme forte!

Je me souviendrai toujours de toutes les questions que me posaient Yamileth, la fille de *mi hermana* Gabie, et de tous les câlins de Julio, le fils de *mi hermana* Susana. Ils ont ensoleillé les journées les plus grises et m'ont toujours apporté un grand divertissement. Je suis la plus jeune de ma famille et je n'ai jamais eu à vivre avec des enfants au Québec, mais je peux assurer que ces deux-là m'ont apporté un amour grandissant pour les générations futures.

Je me souviendrai toujours de tous les desserts de *mi hermana* Sonia et des repas que Gabie cuisinait lorsque *mi mama* revenait tard du travail. Elles voulaient que je goûte à tout.

Je me souviendrai toujours de toutes les attentions que Gabie et Dorila m'ont données alors que j'étais malade et que je ne pouvais pas aller travailler. Je crois qu'on ne s'est jamais aussi bien occupé de moi. Les *sopitas* et les breuvages très hydratants m'ont remise sur pieds en un rien de temps.

Une chose est certaine : je me souviendrai toujours de tous ceux et celles qui ont croisé mon chemin durant ces merveilleux trois mois et je serai toujours reconnaissante envers cette expérience qui a pu me donner toutes ces nouvelles et belles valeurs.

Gracias por todo, nos vemos Perú.

GABRIEL ÉTHIER POISSON

L'IMPORTANCE DE LA FAMILLE

Au tournant de l'année 2017, j'ai eu la chance extraordinaire de vivre une expérience réellement hors du commun.

Outre la participation à un stage hautement formateur et divertissant, la rencontre d'un peuple et d'un pays aux paysages riches et époustouflants, c'est l'intégration dans ma famille péruvienne qui a marqué le plus mon expérience.

J'ai pu vivre tel un membre de la familia, chez les Hidalgo. Quelle chance j'ai ressentie à vivre durant trois mois l'amour que transmet et porte cette famille! Que ce soit dans le temps accordé aux jeunes enfants, dans la persévérance et l'effort des jeunes adultes dans leur éducation, dans l›attention portée à la préparation de chaque repas ou encore dans la foi des personnes plus âgées, la famille devient une priorité à chaque décision.

Vivre chez eux m'a rappelé de prendre le temps pour ceux qu'on apprécie, d'investir dans ce que l'on aime et cela m'a surtout rappelé que la richesse ne se mesure pas par la quantité de matériel que l'on possède, mais bien par la qualité de nos relations interpersonnelles.

Merci à Julia, Valentino, Eva, Julia, Betty, Marco, Valentina et Amaia pour ces merveilleux moments!

GENEVIÈVE COUTURE

VIVRE AU SEIN D'UNE FAMILLE PÉRUVIENNE

Vivre deux mois et demi en famille d'accueil a été pour moi une expérience non seulement exceptionnelle, mais inoubliable. Bien que j'aie eu toute une année d'anticipation à me faire des scénarios et m'imaginer ce à quoi une expérience d'immersion au Pérou pourrait ressembler, j'étais loin de me douter de ce qui m'attendait et ce que j'allais réellement vivre.

Au départ, ma famille péruvienne était plutôt timide et réservée, tout comme moi d'ailleurs. Cependant, après une semaine de vie commune, des liens d'amitié ont commencé à se tisser et une ouverture s'est créée, peut-être grâce à un événement drôlement malaisant qui est survenu... J'avais apporté quelques cadeaux du Québec en guise de remerciement, dont un frisbee pour pouvoir jouer avec les enfants. La soirée où j'ai décidé de leur offrir ce fameux frisbee, nous avons commencé à jouer dans la cour intérieure de la maison, espace plutôt restreint et non sans danger.

C'était donc à mon tour de lancer et voilà que j'ai perdu la maîtrise du frisbee, qui a atterri directement sur la tête de ma mère péruvienne. Les enfants étaient morts de rire et moi je voulais mourir de honte!

Bien que, sur le moment, je me sois sentie affreusement embarrassée, cet incident a finalement pris une tournure positive, car il m'a permis de créer un lien avec les enfants, spécialement avec ma sœur Nataly. C'est à ce moment qu'elle m'a adoptée et que nous sommes devenues inséparables. De là est née la relation que nous avons bâtie, ma petite sœur et moi. Tous les soirs, nous avions notre rituel d'après-souper qui était de jouer une partie de cartes, un jeu que je lui avais appris et qu'elle aimait tant. De plus, Nataly était ma guide attitrée lorsque nous partions en montagne pour entreprendre de longues et magnifiques randonnées.

Nous profitions de la fin de semaine pour aller nous baigner à la rivière avec ses amies. Parfois, elle pouvait être ma traductrice, et lorsque je ne saisissais pas un mot en espagnol, elle trouvait un moyen pour que je comprenne. Enfin, nous avons développé une amitié et une complicité avec le temps. Elle est surprenante, cette rapidité à créer des liens malgré un temps si court passé avec des gens auxquels on s'attache plus qu'on aurait pu le penser! Ma petite sœur péruvienne Nataly a été pour moi très importante lors de mon séjour au Pérou et elle restera gravée dans mon cœur à tout jamais.

HÉLOISE FERNANDEZ

LES LIENS DU SENS

Je n'avais pas d'attentes particulières face au stage, mais un espoir : celui de pouvoir nouer des relations authentiques avec les personnes de la communauté. Ce fut une réussite. Et c'est sûrement cela qui fait la spécificité de ce programme de stage tout particulier et sans prétention : Québec sans frontières. « Ne vous attendez pas à changer le monde, mais à le rencontrer », nous avait-on seriné. Et quelle chance de rencontrer le monde, quel bonheur!

Mon amie de district (le quartier de Rodeo de Huayopata) et moi-même avons été confrontées à un beau contraste. Nous vivions dans le même quartier, donc nos expériences auraient pu être tout à fait similaires. Pourtant, ce ne fut pas le cas. Malgré le fait que nos familles aient été voisines et confrontées aux mêmes difficultés du quotidien, nonobstant les valeurs communes partagées, nous ne pouvions pas comparer nos vécus avec elles. Sa famille et la mienne avaient un caractère propre baigné des traits culturels communs. Les uns possédaient une chakra (ils étaient propriétaires d'un terrain avec des arbres fruitiers, entre autres) et les autres non, mais tous deux allaient récolter des pommes de terre et cueillir des fruits pour assurer leur subsistance.

Les uns étaient plutôt accueillants, chaleureux et expansifs émotionnellement, les autres plutôt renfermés, pudiques et secrets. Au cœur d'un foyer régnait le silence réparateur, au sein de l'autre, régnaient les cris (de joie, de caprices d'enfants ou de peine). La manière de s'exprimer n'était pas la même, mais tous avaient un indicateur commun : le sens de l'accueil, du partage, de la générosité, de la convivialité et au bout du compte, l'amour. Les relations avec nos familles et les liens créés furent tout aussi forts et intenses, comme ce fut témoigné par nos larmes dans le combi le jour du départ et par nos hoquètements nés de la stupeur de quitter ce monde devenu notre monde, notre parenthèse enchantée. Mais ce lien a aussi été différent, comme chaque famille est distincte.

Ma première image, celle qui me procure le plus de joie et de peine, c'est donc la famille. Ma famille péruvienne.

> Et pourtant, je les trouvais bizarres tous ces anciens stagiaires de parler de leur mère péruvienne. Comment ont-ils pu créer des liens si forts en moins de trois mois avec les gens qui les accueillaient? Et maintenant, je me surprends à dire la même chose.

Mon père péruvien, mes frères... Parce que de les qualifier autrement serait une insulte. Parce que vraiment, je les considère comme ma famille.

En effet, une diseuse de bonne aventure m'avait dit que je rencontrerais un jour un homme au visage rond, au teint mat, aux cheveux noir de jais et aux grands yeux pétillants en amande, avec, petit détail, de grosses fossettes sur les joues. Une figure paternelle qui changerait ma vie. J'ai rencontré cet homme et sa miniature au Pérou. Mon père et la femme de sa vie, tous deux âgés de 28 ans, mon frère de trois ans (le portrait « craché lama » de son père) et l'aîné de huit ans ont été ma rencontre authentique, ma « vraie » rencontre, celle qui vous remplit et retourne le cœur et qui le fait saigner quand on doit se dire adieu ou au revoir. Mon père est à mes yeux la bonté incarnée. Une encyclopédie de la nature à lui seul. Un exemple de savoir bien vivre. Je crois aussi qu'il représente à lui seul toutes les plus belles valeurs cultivées par ces communautés quechuas situées à mi-chemin entre les Andes et la jungle.

Je me rappelle de mon arrivée et de mon premier jour avec eux. Les souvenirs sont voilés; j'étais somnolente. L'altitude? Le choc du passage dans un autre monde, celui que j'avais tant attendu? Ou l'enchantement face à ce petit garçon turbulent de trois ans qui deviendra mon petit frère? Une véritable tempête d'émotions, cet enfant.

Nous fûmes accueillies dans la plus belle salle de la municipalité. Le maire, les principaux hauts dirigeants et une représentante des mères ont fait un discours. Nous avons assisté à des danses traditionnelles. Nous avons été accueillies comme des reines, via un protocole bien établi. Deux tables étaient placées l'une en face de l'autre, avec nous, assises à ces tables et les mères dans l'assemblée. Une question régnait dans tous les esprits : « qui va avec qui? » Mon futur petit frère venait me voir régulièrement, déambulant partout dans la salle bousculant le protocole, et gênant sa mère qui deviendra aussi ma mère. Elle n'arrivait pas à le contenir, il courait partout. Il venait me voir, me faisait du charme avec ses petits yeux noirs et il voulait monter sur mes genoux. Je m'extasiais. Au moment du souper commun, dans la même salle, j'essayais de communiquer avec ma mère, timide. Son enfant me regardait et me faisait la leçon : *¡No se hable con la boca llena!* (« On ne parle pas la bouche pleine! ») Fou rire. Je l'aimais déjà.

J'ai ensuite passé ma journée du lendemain dans le jardin, où mon père m'enseignait le nom de chaque arbre, de chaque plante, leurs intérêts et leurs vertus médicinales. Les enfants qui se balançaient sur les hamacs que la famille avait installés pour moi (pour que je puisse me reposer à l'ombre, en bonne vieille Occidentale de visite) me fascinaient par leur beauté et leur joie de vivre, toute bercée de stéréotypes que j'étais. « Ils sont simples, ils ne vivent de rien et ils sont heureux ». La leçon de vie que j'apprendrai par la suite sera bien plus profonde de sens.

Mon père m'a amenée à la *chakra*. Lui et sa femme m'ont montré tous les fruits, se demandant si j'arriverais à distinguer un citron d'une banane. Nous avons ramassé des pommes de terre, puis nous les avons préparées à la maison. J'étais heureuse qu'ils me mettent à contribution. Déjà, mon père me laissait déambuler dans la *chakra* avec mes petites « godasses »

sans trop me surveiller et ma mère me traitait comme une grande princesse à talons qui ne saurait déambuler «dans le bois» tropical sans se «casser la gueule». Mon père tenait un bon rythme et je suis effectivement tombée, ce qui a conforté ma mère dans l'idée que je ne savais marcher que sur des trottoirs en béton et que leur quotidien devait me paraître bien rude. Plus tard, elle se montrera très protectrice, comme une vraie mère envers son bébé fragile. Sa seule fille, elle me dira. Sa seule confidente. J'ai six ans de plus qu'eux, mais ils allaient toujours me considérer comme une enfant. Ils m'ont donné leur amour inconditionnel dès le début, trop heureux de m'accueillir sous leur toit construit de leurs propres mains. Et ils m'ont, effectivement, aimée comme je les ai aimés. Et comme je les aimerai à vie.

La première fois que j'ai vu ma mère péruvienne, dans la salle de la municipalité, un peu affolée par le comportement de son petit garçon (en contraste avec le protocole d'accueil que le maire avait dû imposer pour l'accueil des stagiaires et faire bon effet pour honorer notre visite), je lui avais trouvé les traits tirés, le regard fuyant et triste, le visage marqué par la souffrance. Je me trompais, en partie. Cette femme pétillante et bien plantée, j'ai eu la chance, l'énorme chance de la connaître par la suite.

Courir après les poules échappées, partir à la chasse de celle qui s'était perdue ou qui avait été volée, se mettre à deux pour coincer le cochon d'Inde mâle en fuite — sans lui, impossible de faire croître l'élevage et d'améliorer la diversité des repas, et donc, la bonne nutrition de la famille et de mes petits frères — tout cela fut, avec ma mère, au cœur de mes activités et de mes préoccupations. Que la famille puisse manger à sa faim.

Essayer aussi de nouer des liens avec la grand-mère qui ne parlait que quechua, qui chiquait toute la journée des feuilles de coca et qui faisait sécher ses habits au soleil dans la rue et non pas sur la corde à linge (va savoir pourquoi). Essayer de me lier à cette femme à la peau de papier crépon froissée par les souffrances (je connaîtrai son histoire plus tard), communiquer avec elle par des gestes, des partages de cigarettes et des bises

le matin et le soir faisait également partie de mes défis. Nous nous sommes totalement comprises que le jour de la « course à la poule ». Elle est venue à ma rencontre, l'air affolé et sombre, en me criant quelque chose comme *wallpa* (poule) en mimant une disparition... La barrière de la langue peut être facilement brisée face à une mini-catastrophe.

Pour faciliter les échanges et rendre hommage à cette langue en perdition qu'est le quechua (les jeunes ne la parlaient plus à Huayopata), mon père, mon plus grand frère de huit ans et moi avions organisé des petites soirées hebdomadaires de cours de langues. Nous écrivions des rouleaux de listes de mots en quechua, français, espagnol et anglais, entre deux parties de cartes à jouer et le visionnement de la telenovela du moment. C'étaient mes soirées en famille. Ce sont mes moments, mes souvenirs les plus précieux.

Sans Québec sans frontières, je n'aurais jamais vécu cela. Sans ce programme, nos familles ne se seraient jamais agrandies par-delà les frontières et les cultures.

J'ai compris que j'aimais mes frères comme une grande sœur à partir du moment où je les ai envoyés paître. Au début, ces petits diables me regardaient comme l'attraction de la journée. Une fille blanche qui vit chez eux. Avec son cellulaire, ses appareils électroniques (non fonctionnels sans électricité) et ses crèmes pour le corps (mon antimoustique). Ils ne comprenaient pas que j'avais besoin de faire des siestes et que je ne leur accordais pas toute mon attention pour jouer. Ma chambre était leur terrain de jeu, ils frappaient à la porte tous les matins et à n'importe quel moment de la journée pour que je me rende disponible. Je ne savais plus ce que le mot intimité voulait dire. Je les laissais faire, me disant que c'était culturel, communautaire, que je devais leur ouvrir la porte comme ils m'ouvraient la leur, que je devais laisser de côté mon individualisme et mon besoin de me retrouver seule.

Petit à petit, j'ai assumé mes besoins. Mon père a posé un fermoir sur ma porte. Je l'ai utilisé à contrecœur. Les petits frappaient à la porte en hurlant « ¡ Hermana, hermana! » et je n'ouvrais pas, pour leur signifier que ma chambre, mon « territoire », n'était pas accessible. Quand le plus petit arrivait à ouvrir la porte, je le poursuivais dans ma chambre pour l'attraper et le sortir de là. Je leur mentais en castillan : « Je dois travailler mes frères. » Ils ne comprenaient pas et me boudaient ensuite de nombreuses heures. Cela me culpabilisait, mais en même temps, je me disais que je les rejetais comme une grande sœur expédie ses frères trop accaparants. J'ai compris à ce moment-là que je les considérais comme ma véritable famille.

Le dernier jour, mon père m'a appelé *hija* (fille) et non plus *señorita* (madame). Le bananier nous est tombé sur la tête dans le jardin. C'était un soir de pleine lune. Tout paraissait magique. J'ai des souvenirs de danses en rond endiablées, ponctuées de chants d'amour, de rires et de larmes, et d'hommage à Dieu. Mon père embrassait souvent son chapelet. Il m'en a donné un bleu en plastique qui est sûrement devenu le « bijou » le plus précieux que j'ai en ma possession, toute agnostique que je suis. Mon père et moi avions également scellé un pacte secret pour mon retour. Il se peut que nous découvrions un trésor inca; jamais je ne dirai comment, ni quelle sera ma part ou la sienne dans ce projet : c'est un secret. Un secret de famille comme on aime en avoir. Un « truc » entre père et fille qui somme toute, ne nous appartient qu'à nous, et que j'évoque ici pour démontrer la force des liens qui se sont créés. Il a aussi prononcé un vœu pour moi : que je trouve un homme bon, qui m'aimerait et me rendrait heureuse parce que je le mérite et que je suis une bonne personne. En bon père aimant, il ne souhaitait que mon bien.

Depuis que je suis rentrée, je réécoute sur mon dictaphone les rires enregistrés depuis ma chambre, certains soirs où les enfants peinaient à s'endormir. J'entends de nouveau les bruits de la nuit, les aboiements des chiens, la nature, les grillons. Mais la madeleine de Proust n'est pas à la hauteur de mes souvenirs. C'est comme regarder des photos en papier glacé et que le rendu nous paraît décevant par rapport à la si chaleureuse et profonde réalité. Je cherche à revivre ces moments, et cela n'arrivera sans doute jamais. Même un potentiel retour sera différent. Les enfants auront grandi, ils m'auront peut-être oubliée. Le rapport avec la famille ne sera peut-être pas le même, je ne sais pas... C'est toute la difficulté d'une expérience aussi forte humainement : elle est intense et elle est irréversible.

J'appréhendais cette rencontre avec la famille. Eux aussi avaient peur de moi.

Nous avons réussi à briser la glace grâce à cette expérience mutuelle, nous avons créé un pont au-dessus du fossé culturel et des perceptions entre habitants de pays si différents.

Nous nous sommes mutuellement rendus accessibles et, je le crois, véritablement aimés puis dans une certaine mesure, compris. L'amour ne peut se ressentir sans un minimum de réciprocité.

Nous avons, grâce au Carrefour de solidarité internationale et à l'expérience Québec sans frontières, créé cette réciprocité. Nous nous sommes mis sur un pied d'égalité. Nos familles se sont agrandies, unies. Notre alliance, c'est la solidarité internationale. Maintenant, comme dans toute relation, rien n'est acquis. Mais nous resterons gravés les uns par les autres à jamais.

JASMINE DENONCOURT

Il y a plus de trois mois, je partais en stage pour une aventure péruvienne. Je m'étais inscrite au stage Québec sans frontières pour deux raisons. D'abord, je comptais apprendre. En tant qu'étudiante, je voulais surtout apprendre pour des raisons académiques et professionnelles. J'étais intéressée par la culture péruvienne, je voulais en savoir plus sur le système politique du pays et je voulais vivre une expérience de coopération internationale. Ensuite, je partais pour sensibiliser d'autres populations à des enjeux qui me semblaient importants internationalement. Le stage du Carrefour de solidarité internationale portait sur l'autonomisation des femmes. Cela passait par des ateliers sur les droits sexuels et la violence conjugale, des messages radio sur la participation politique des femmes de Huayopata ainsi qu'un projet de nutrition. La plupart des tâches étaient en rapport avec l'égalité femmes-hommes. Ce stage était parfait pour moi! J'ai étudié en études internationales en me spécialisant sur l'Amérique latine et les questions de genres. Je me considérais donc comme particulièrement compétente pour ce stage. Je pensais que je pouvais réellement faire une différence dans une communauté péruvienne.

Depuis quelques semaines, je suis de retour au Québec. Je m'aperçois aujourd'hui que lors du stage, c'est plutôt la communauté péruvienne qui a fait une différence sur moi. Au final, le plan sur lequel j'ai le plus appris n'est pas académique ou professionnel. Il est du domaine personnel. J'ai appris énormément sur moi-même. Depuis mon retour, je suis une femme plus confiante, plus forte et plus autonome. Ce changement, je le dois à cette immersion culturelle.

D'abord, vivre au sein d'une communauté péruvienne m'a permis d'apprendre à gérer mon anxiété. Effectivement, la vie au Pérou est moins fondée sur la ponctualité et la productivité à tout prix, ce qui m'a permis de relativiser et de mieux appréhender mon stress. Ça change de la vie occidentale de performance, de compétitivité et d'efficacité telle que je la connais. À Huayopata, ma vie n'était pas stressante. Pour une personne souffrant d'anxiété comme moi, le rythme de vie est relaxant et épanouissant.

Là où certaines personnes y voient un manque à gagner en termes de productivité, moi j'y trouve un repos de l'esprit et une ambiance positive. Le temps est relatif.

La ponctualité n'est pas une priorité, l'important est davantage de profiter du moment. Il s'agit d'un apprentissage crucial que je n'aurais jamais pu faire sans un dépaysement et un éloignement de ma réalité québécoise.

Ensuite, je retiens que la population péruvienne a une impressionnante capacité de résilience. Peu importe les aléas, ma famille péruvienne semblait constamment capable de surmonter les épreuves de la vie. Pour celle-ci, il ne semblait jamais y avoir de problème, mais toujours des solutions. Même en ayant vécu des situations extrêmement difficiles, plusieurs personnes de notre communauté trouvaient la force de se reconstruire et de faire face à de profonds malheurs. Leur optimisme m'a permis d'inclure un peu plus cette philosophie à ma vie. Grâce à eux, j'ai développé ma capacité à surmonter les perturbations, à me réorganiser et à continuer de fonctionner lorsque de grandes difficultés surviennent. J'ai également été entourée par des stagiaires formidables ayant cette capacité de résilience et une force de caractère incomparable. Le fait d'avoir côtoyé des personnes aussi exceptionnelles a donné un aspect humain extrêmement important à mon stage et m'a permis d'avancer.

Aussi, la communauté de Huayopata m'a appris à apprécier davantage la nature qui nous entoure et la terre qui nous fait vivre. Pour moi, citoyenne de la ville, avoir autant de connaissances sur la nature et vivre à ce point en communion avec son environnement était une nouveauté. Les nombreuses différences culturelles ainsi que le mode de vie de Huayopata m'ont paru très déstabilisants au départ. Cependant, les obstacles rencontrés m'ont fait grandir pour découvrir et devenir une meilleure personne.

Je crois qu'il est réaliste de dire que j'ai vécu un choc culturel au cours de cette expérience. Toutefois, contrairement à ce à quoi je m'attendais, ce choc je ne l'ai pas vécu au Pérou. Je l'ai ressenti à mon retour au Québec. Le choc de retour, c'est revenir dans son pays et ne plus s'y sentir chez soi. J'ai été étonnée de constater à quel point une expérience de deux mois et demi dans une autre communauté peut nous remettre en question et nous transformer. Je suis aujourd'hui beaucoup plus critique de la société québécoise et je considère que, s'il y a un lieu où il faut faire de la sensibilisation et faire « avancer les choses », c'est bien ici. Bien que les ateliers sur l'égalité femmes-hommes aient été pertinents au Pérou, je me suis rendu compte que la situation au Québec pouvait également être améliorée. C'est en racontant mon expérience à des Québécois et Québécoises que je me suis aperçue du manque à combler et terme d'égalité des genres au Québec. Souvent, on perçoit notre province comme une région « développée » du monde et que l'on peut exporter notre savoir au reste du monde. Cependant, le stage a remis cette idée en perspective. D'ailleurs, sur plusieurs plans, je considère que le Québec aurait beaucoup à apprendre du savoir-faire péruvien.

KIM TURCOTTE

CE QUE JE RETIENS DE MON STAGE À HUAYOPATA, AU PÉROU : UN ARC-EN-CIEL DE COULEURS

Jaune. Mon père Jaime qui arrivait parfois à la maison le matin, une branche de bananier bien garnie à l'épaule.

Orange. Le jus de maracuya qu'on préparait avec ma mère Estela la fin de semaine.

Brun. L'incroyable miel de la chakra familiale que je savourais tous les matins au déjeuner, et qui m'a fait admirer et respecter davantage le travail des abeilles.

Rouge. Les grains de café au moment de leur récolte, et toutes les étapes qui s'en suivaient avant de pouvoir en boire.

Vert. La végétation luxuriante et les montagnes imposantes qui formaient le paysage magnifique entre la sierra et la selva dans lequel on vivait.

Bleu. La couleur de ma maison d'accueil, construite par mon père, et où je me suis si vite sentie comme chez moi.

Blanc. Le sourire de mes frères Miguel et Marcelo et leur empressement à venir me serrer dans leurs bras quand je rentrais du travail le soir.

Beige. La tienda tenue par ma mère Estela, ouverte très tôt le matin jusqu'à très tard le soir, qu›elle arrivait à gérer sept jours sur sept, en plus de toutes les tâches domestiques à exécuter.

Noir. Les soirées à jouer au soccer ou au volleyball à la Losa deportiva de mon village avec mes frères et sœurs ainsi que les voisins.

MULTICOLORE. Les nombreux ferias, fiestas, desfiles et aniversarios auxquels j'ai eu la chance d'assister, lors desquels danses et musiques traditionnelles colorées m'ont enivrée.

J'étais toujours aussi impressionnée de l'enthousiasme et de la participation des Huayopatinos aux célébrations et de la durée de celles-ci (qui s'étendaient souvent sur plusieurs jours!).

La frénésie du marché du dimanche matin, où les Huayopatinos convergeaient pour acheter fruits, légumes, viandes, produits laitiers, fleurs, etc.

La chakra familiale et ses multiples plantations : thé, café, banane, orange, mandarine, citron, avocat, etc.

Mes souvenirs colorés sont à l'image de ce peuple fier, extrêmement travaillant, attaché aux traditions et à sa culture, accueillant et qui a le sens de la fête.

En maximisant les échanges avec les gens que j'ai rencontrés (voisins, restaurateurs, chauffeurs de taxi, participants aux ateliers, enfants du quartier, etc.), j'ai réellement développé un attachement profond à la région et à sa riche culture.

Ma seule déception est de ne pas y être restée plus longtemps! Définitivement, l'immersion culturelle de premier plan en partageant le quotidien d'une famille a été pour moi le point fort du stage.

Tous les instants passés avec ma famille d'accueil m'ont permis d'en apprendre plus sur la culture et l'histoire huayopatine et péruvienne, sur la réalité du peuple (en discutant entre autres avec ma mère pendant plusieurs heures, ce qui m'a beaucoup éclairé pour le stage en soi et l'approche à adopter), sur le rapport à la spiritualité et à la terre, et même d'apprendre un peu de quechua!

Les valeurs que je rapporte de cette première expérience de solidarité internationale (et loin d'être la dernière!) et que je souhaite davantage intégrer à ma vie sont les suivantes :

Communautarisme

Trouver le bonheur et un sens dans le partage et le souci des autres.

Attachement à la terre

Connaissance de celle-ci et gratitude face à ce qu'elle nous offre au quotidien.

Simplicité

Apprécier les plaisirs simples, sans superflus.

Débrouillardise

Tout peut être réparé, il y a toujours une solution, d'où l'importance de cultiver ses connaissances manuelles et demeurer curieux.

Rapport au temps

Au lieu de courir sans cesse après le temps, apprendre à relaxer et profiter de chaque instant.

Huayopata sera à jamais pour moi une terre de couleurs, aux mille facettes, et qui m'a tant appris... je ne peux donc que lui être reconnaissante pour sa générosité!

MAELLE RÉMILLARD

Salut, moi c'est *Maelita*. C'est ma famille qui m'a surnommée comme ça : «*ita*» = Petite, donc Petite Maelle!

Oui, oui, ma maman, mon papa et mon petit frère du Pérou.

Avec maman, tout a été facile dès le tout début, au premier contact, je l'aimais déjà. En descendant du *Combi*, où nous étions tous entassés et fébriles de rencontrer notre famille, j'entends encore maman arriver au loin : *Ah! Mis princesas!* Et ce fut le début de notre histoire d'amour à ma maman péruvienne et moi. Elle m'a appris le vrai sens de faire du lavage : faire une brassée à la main, je peux vous dire que ça prend un peu plus de temps que nous avec nos machines à laver! Et imaginez lorsqu'il faut alors laver le linge sale de toute la famille! Nous écoutions nos petits *telenovela* (téléromans ultra *kitch* du genre « Les feux de l'amour ») les matins où maman était complètement absorbée.

Avec papa et « frérot », ç'a été plus difficile de créer des liens familiaux. Étant d'une culture machiste à la base, ils n'étaient pas très à l'aise d'accueillir trois jeunes filles étrangères dans leur maison, surtout le garçon de 16 ans! D'autant plus qu'il y a eu la barrière de la langue au début! Les premiers temps, nous ne nous comprenions pas, nous devenions épuisés mentalement, surtout en fin de journée! Le cerveau lâche littéralement : « OFF! Pu capable d'entendre parler espagnol! » Mais, plus ça avançait, plus ça devenait facile de les comprendre et de se faire comprendre. On devient alors tellement fier de soi.

La meilleure façon d'apprendre une nouvelle langue, c'est en contexte d'immersion, je vous le garantis!

Ensuite, nous avons eu la mi-stage que nous avons fait en groupe et où nous sommes allés visiter le Machu Picchu. Bien entendu! Nous ne pouvions pas aller au Pérou sans passer par cette célèbre merveille! Ces quelques jours où nous étions dans un contexte hors stage et où nous pouvions lâcher notre fou ont fait du bien à tout le monde.

En revenant dans ma famille, c'est là que j'ai commencé à créer de vrais liens avec mon père et mon petit frère, car je sentais qu'ils s'étaient ennuyés de notre présence. Je me levais à 6 heures le matin pour prendre le café avec papa avant le boulot et en toute « Zénitude ». Je regardais les nuages laisser place aux montagnes parce qu'au Pérou, tôt tous les matins à Quillabamba, c'était nuageux, mais toujours ensoleillé durant la journée. Pendant notre séjour de deux mois et demi dans cette région, nous n'avons eu qu'une seule journée de pluie! De même, plus il faisait frais le matin, plus il faisait chaud en après-midi. J'ai fait la rencontre de mon paradis!

Puis, je prenais le déjeuner avec mon petit frère avant qu'il parte pour l'école et avant que moi et mes « sœurs » québécoises partions aussi pour faire notre besogne de la journée à la *casa de Hilda*, où nous travaillions en coopération avec la communauté sur notre projet de stage. Et le soir, je m'amusais avec mon petit frère qui me faisait retomber complètement en adolescence : une ado jeune, légère et simple. Nous avons fait des parties de cartes jusqu'à tard le soir, des châteaux de cartes, des guerres d'eau où nous nous pourchassions dans la maison avec maman qui nous réprimandait comme un frère et sa sœur. Nous jouions au soccer dehors en avant de la maison, dans la rue. Que de bons souvenirs!

J'ai vraiment eu la chance de tomber sur une famille en or avec qui j'ai vécu des moments extraordinaires et à jamais, ma vision du voyage a changé.

Nunca olvidarte a nosotros Maelita (ne nous oublie jamais, petite Maelle).

Jamais je ne pourrai vous oublier, je suis tatouée à vie.

MARIE-ANGE PERRAULT

Dans chaque esprit, il y a cette unicité qui nous permet de vivre une expérience à l'étranger différemment des autres stagiaires. À cet effet, il y a mille et une façons de rendre un stage comme une partie vivante de nous-mêmes et d'en apprendre toujours un peu plus sur qui nous sommes réellement. Dans chacun de nous, il y a nos blessures, nos motivations, nos objectifs ou encore nos valeurs qui s'unissent pour donner sens à cette expérience. Mais, avant tout, nous sommes forgés par les rencontres et les individus qui font partie intégrante de nos expériences.

Pour ma part, cela n'a pas été chose facile. Il y a bien longtemps que je ne possédais plus le « vivre ensemble » dans mon vocabulaire. Notre société individualiste m'a corrompue à ce « chacun pour soi » comme bien d'autres adeptes. À la suite de la mort de mon frère en 2011, je me suis évadée dans le narcissisme pour diminuer la douleur de cette blessure. De ce fait, j'ai éteint les valeurs de la famille et des liens sociaux qui me paraissaient comme rudimentaires pour laisser place à la reconstruction du « Moi » qui me faisait défaut.

Ce stage m'a permis de me reconnecter avec ces valeurs éteintes depuis de nombreuses années et de soigner quelques blessures du passé.

Les valeurs familiales

À mon plus grand étonnement, j'ai été un peu déstabilisée de rejouer les scènes familiales de ma jeunesse lors de mon immersion dans ma nouvelle famille péruvienne. Bien que je n'y aie pas trop accordé d'importance au début du stage, je me suis vite rendu compte que j'étais confrontée à ressentir les frustrations, les injustices, les incompréhensions ou encore les insatisfactions que je ressentais quand j'étais enfant. Autrement dit, dès mes premières interactions avec ma famille, je rejouais les fantômes de mon passé, même si je tentais de ne pas les voir.

Sans faire une thèse sur l'éducation parentale lacunaire que vivent présentement les enfants péruviens, il faut savoir que comme stagiaire et membre de cette famille péruvienne, j'ai vécu beaucoup d'injustices et de frustrations dans la fratrie. Malgré l'instabilité haine/amour que j'éprouvais envers mes deux frères péruviens, je sais qu'au fond ils m'ont apporté beaucoup sur la compréhension de mon passé et qu'ils vont certainement me manquer énormément. Les liens familiaux, bien qu'ils soient fragiles et imprévisibles, restent un élément fondamental à chaque être humain et nous permettent de reconstruire et d'embellir les trous de notre placard.

Les liens sociaux

Dans le fanatisme de notre société individualiste, nous délaissons malheureusement les liens sociaux au détriment d'autres aspects. Nous sommes sous l'emprise de l'anxiété de performance qui nous oblige à nous différencier et à être en compétition avec les autres individus. Bien entendu, notre identité est façonnée par notre culture individualiste et il est parfois difficile de nous adapter aux changements qu'impose un voyage dans un autre pays.

Lorsque nous vivons une immersion dans un pays étranger, c'est l'ensemble de nos croyances, attitudes et motivations qui sont atteintes. Nous devons nous adapter aux croyances ou aux attitudes du pays d'accueil si nous voulons vivre une expérience enrichissante.

Il ne m'a pas été facile de comprendre pourquoi mes parents donnaient beaucoup aux voisins quand ils avaient eux-mêmes peu pour vivre. Encore moins facile d'accepter le manque de ponctualité des citoyens lors des ateliers, ou bien le travail de certains employés qui manquaient, à mon avis, d'un peu de rigueur au niveau professionnel. C'est à ce moment qu'il faut se détacher un peu de ce qui est hors de notre contrôle et laisser les choses aller tout en préférant garder les liens sociaux qui nous unissent. Il n'y a pas la mer à boire comme on dit.

Comme dans toute expérience enrichissante, il n'y a pas que le bien ou le mal, c'est l'équilibre entre les deux pôles qui nous permet d'en ressortir grandis.

Mes deux amours : « Caramelo et Goliath »

Ce qui va me manquer du Pérou, ce sont les milliers de *Buenos días* ou l'immense générosité des habitants de la région de Huayopata. Mais avant tout, ce sont mes deux chiens. Tout au long de mon séjour au Pérou, j'en ai vu assez pour dire que la violence faite aux chiens a été pénible à regarder et à tenter de défendre auprès des familles. J'ai essayé de donner tout l'amour que j'avais à ces pauvres chiens qui ne demandaient qu'à être aimés. J'en ressors le cœur lourd, mais plein de souvenirs merveilleux.

MARJOLAINE LAGACÉ

SI J'ÉCRIVAIS LE RÉCIT DU STAGE QSF-2017 AU PÉROU, QUI SERAIT LE PROTAGONISTE DE CETTE HISTOIRE?

Une jeune accompagnatrice qui se lance à l'aventure en suivant un groupe de sept étudiants universitaires au Pérou pendant trois mois? Une accompagnatrice qui réfléchit et qui veut faire réfléchir. Une accompagnatrice qui veut apprendre et qui veut susciter l'apprentissage. Une accompagnatrice qui s'inquiète pour ses pollitos mais qui veut aussi triper avec eux. Une accompagnatrice qui tente de décoder, qui fait des erreurs et qui apprend à jongler entre amitiés et responsabilités dans un milieu de vie complètement différent.

Serait-ce...

Un(e) des sept *pollitos*? Un(e) stagiaire qui profite de l'occasion pour partir à l'aventure! Un(e) stagiaire étourdi(e) par les nouvelles odeurs, les nouvelles saveurs, les nouveaux bruits, le bourdonnement des paroles indéchiffrables en espagnol...

Un(e) stagiaire, séduit(e) par la générosité de sa nouvelle maman, conquis(e) par le sourire de sa nouvelle petite sœur, intrigué(e) par toutes ces nouvelles amitiés potentielles et, surtout, stressé(e) par tout le travail à faire!

Un(e) stagiaire qui se tourne vers son accompagnatrice, des points d'interrogation dans les yeux parce qu'il ou elle n'a rien compris de la première réunion. Et qui reçoit une tape dans le dos : « t'as réussi », qu'elle lui dit. Un(e) *pollito* tellement excité(e) d'arriver et tellement triste de déjà s'en aller.

Serait-ce...

Un membre de *Joventud Kollek*? Un jeune de Collique qui rêve d'améliorer sa communauté. Un jeune qui accueille un X^e^ groupe de stagiaires avec autant de générosité que le premier. Un membre de JK qui rigole de bon cœur parce que la guía du groupe perd systématiquement pendant un jeu brise-glace. Un jeune armé de patience, qui écoute les stagiaires bredouiller leurs premières phrases complètes dans leur troisième langue. Un membre de JK, qui est bien vite surpris d'avoir tout compris lors d'un atelier de jardinage donné par les stagiaires! Un jeune de JK qui fait blague après blague même si le groupe ne les comprend pas toutes. Un jeune qui veut faire découvrir sa musique et ses films préférés. Un jeune qui veut partager son art et célébrer ses réussites. Un jeune de Collique qui veut tisser des liens avec le groupe de Québécois(es), qui veut faire découvrir son quotidien et partager avec eux du temps de qualité.

Serait-ce...

Une « grande » grand-maman de 4 pieds 8 pouces? Une grand-maman courageuse qui a quitté sa région natale il y a plus de 50 ans pour assurer un meilleur avenir à ses enfants. Une femme qui, avec son mari, a lutté toute son existence pour améliorer ses conditions de vie. Une femme de 75 ans avec l'énergie d'une jeune maman, le sourire coquin, les yeux rayonnants et un cœur débordant de générosité. Une grand-maman qui blague avec sa nouvelle protégée, une jeune Québécoise responsable d'un groupe d'étudiants en stage.

Une grand-maman qui a l'habitude : cela fait plus de dix ans qu'elle reçoit des coopérants, mais chacun de ses enfants internationaux est unique et a droit à tout son amour!

Une grand-maman, un ange gardien qui pose toutes sortes de belles questions : « Comment pourrais-je améliorer mon jardin? » « Les étoiles filantes, pourquoi bougent-elles? » « Les extraterrestres, est-ce qu'ils existent vraiment? »

Serait-ce...

Une ado de 12 ans? Une ado qui voit débarquer chez elle, depuis déjà plusieurs années, des jeunes adultes venant d'un peu partout qui viennent faire des projets dans sa communauté. Une ado qui vit tous les aléas des premières années du *colegio* et qui, en restant chez elle, à sa table de cuisine à boire son *chocolate*, voyage depuis des années en conversant avec ses frères et sœurs temporaires. Et elle rêve... elle rêve d'y aller. Et elle s'imagine... Elle s'imagine une vie au pays de la neige, mais préfère encore les plages de sable chaud! Une ado de douze ans qui, une fois de plus, se retrouve à converser avec sa nouvelle grande sœur. Une ado qui analyse, qui interroge : « Et toi, tu es habituée au froid? » « Est-ce que tu as déjà marché sur un lac gelé? » Et une ado qui compare : « Savais-tu que tu es la première à finir complètement les assiettes que mamita sert ici? ».

Serait-ce...

Un voisin de la troisième zone de Collique? Un voisin qui siffle une jeune femme au teint pâle au coin de l'avenue *Revolución*. Un voisin qui la siffle un matin, puis le lendemain et le surlendemain… et elle qui l'ignore.

Un voisin qui, un matin, voit la jeune femme aider un autre voisin avec son auto en panne. Un voisin qui décide de saluer sa nouvelle *vecina* et qui reçoit un sourire en retour. Un voisin qui établit peu à peu une relation de bon voisinage, de confiance et de respect avec

une jeune canadienne, voisine encore que pour quelques semaines à peine.

L'histoire de ce stage QSF, c'est en fait 101 histoires. Ce sont 101 perspectives de 101 protagonistes. La richesse, la beauté de ce genre d'expérience c'est que tous ces protagonistes avec leur propre bagage personnel, familial et culturel deviennent les personnages secondaires qui marquent à leur façon l'histoire des autres.

Ces rencontres, courtes, longues, désagréables ou merveilleuses, alimentent les réflexions, confrontent des valeurs, éveillent à de nouvelles réalités et initient de belles amitiés. Au-delà des mandats et des projets réalisés, un stage QSF permet de vivre pleinement ces 101 rencontres. Celles-ci ajoutent, à l'encre indélébile, des pages qui enrichissent le récit dont nous sommes à la fois l'auteur et le protagoniste.

MELYSSA MARIA MONROY ROCA

J'écris cette lettre, car ça fait du bien d'avoir un retour et de parcourir les faits et les émotions ressenties, car c'est ma façon de tirer des leçons, car ça me rappelle que je suis vivante et que je suis humaine.

J'ai toujours été contre l'idée de tenir un journal dans lequel écrire ce que je fais, mais je trouve que c'est important d'avoir un registre de ses pensées, de ce qu'on aime et de ce qu'on aime moins, de ce qui, pour toi, est indigne et de ce qui t'émerveille.

Écrire une lettre et résumer ce qu'on vit dans un séjour à l'étranger ce n'est pas facile, puisqu'il y a tant de choses inexplicables et il n'y a que ton cœur qui peut les comprendre. Cependant, j'essaie...

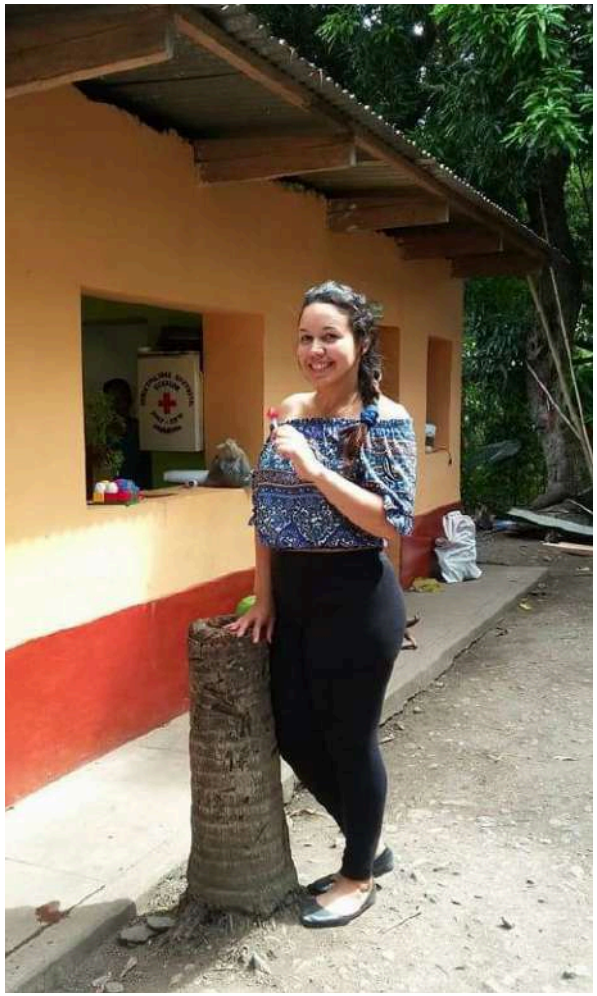
Salut toi, ou plutôt, moi... Salut aux deux.

Je commencerais par te dire que dès ton arrivée au Pérou, tu te sentiras vraiment bizarre d'entendre parler espagnol partout et de voir autant de gens qui te ressemblent, mais qui en même temps sont différents, car tu es aussi Québécoise... Ça sera plus bouleversant que ce que tu penses.

Ne sois pas étonnée, mais tu sentiras à plusieurs reprises que cette décision d'aller en groupe au Pérou n'était pas la meilleure : il y aura des tensions et tu voudras parfois tout lâcher.

En plus de ça, je pourrais te dire que tu seras adorée par les moustiques, que les « bibittes » tomberont dans ton assiette tous les soirs et qu'il n'y aura pas de papier de toilette dans les toilettes publiques.

Sans oublier les déplacements. Je peux te dire que tu devras attendre des heures, que tu ne seras pas toujours assise sur les bancs d'auto, mais parfois dans la valise, que tu seras toujours sale et pleine de terre.



La bonne nouvelle est que tout ça deviendra de plus en plus drôle et « normal » (normal est un des mes mots préférés du Pérou).

Malgré les moments difficiles, tu rencontreras des personnes merveilleuses, tu tisseras de beaux liens avec la communauté et tu auras les meilleurs colocs du monde.

De plus, tu seras tellement chanceuse, car tu n'auras pas une, ni deux, mais trois mamans qui prendront soin de toi tout au long du stage. Tu ne te sentiras jamais seule puisque Philippe, Valérie et Maelle seront là, et, comme si ce n'était pas assez, il y aura deux beaux bébés qui, sans dire un seul mot, réchaufferont ton cœur et combleront le vide de l'absence de ta fille.

Je pleure en écrivant cette lettre puisque le voyage au Pérou sera tellement une belle expérience pour toi! Tu auras des larmes de tristesse, mais aussi d'autres, pleines de joie.

Le milieu et la culture vont t'emmener loin dans tes souvenirs d'enfance, quand tu avais si peu de jouets mais que tu étais si heureuse à jouer avec des roches, des branches et de la terre. Tes yeux auront droit aux beaux paysages montagneux et ton palais au meilleur chocolat chaud tous les jours.

Tu découvriras et feras des choses que tu n'as jamais faites, tu dépasseras tes limites et tu reviendras plus décidée et motivée au Québec.

Mais, est-il vraiment important que je te raconte tout ça?

En réalité, t'écrire une lettre ce serait tout gâcher, puisque la beauté de la vie et les apprentissages se trouvent derrière chaque expérience qui frappe à ta porte.

Tout savoir d'avance t'empêcherait de sentir. C'est comme déballer un cadeau en sachant ce qu'il y a dedans : ce n'est plus aussi impressionnant.

Alors, si je pouvais réellement t'écrire une lettre avant ton voyage, je te dirais seulement de vivre le moment présent, d'accueillir chaque émotion et chaque moment les bras ouverts, qu'il soit bon ou mauvais et d'y faire le ménage. Melyssa! Sois prête à tout, ne laisse personne perturber ton état d'âme et garde ton cœur très ouvert.

MÓNICA JARAMILLO

Après avoir été sélectionnée pour participer au projet QSF au Pérou, j'ai commencé à me préparer pour ce nouveau défi. En tant que *Latina*, je pensais que je n'aurais pas un grand choc culturel et qu'au contraire je m'intégrerais plus facilement.

Cependant, quand je suis arrivée, tout s'est passé d'une façon complètement différente. J'avais la sensation d'être au mauvais endroit et je me suis demandé pourquoi j'étais là où je ne connaissais personne. Je n'avais aucune idée de la façon dont je pouvais aider cette communauté. J'ai eu un choc culturel comme toutes les autres filles; les insectes m'ont fait ressentir beaucoup d'angoisse et je ne me sentais pas à l›aise de partager avec une famille que je ne connaissais pas. Ces premières semaines ont donc testé de nombreuses craintes que j'avais. Ces semaines, avec la peur des araignées et des *cucarachas*, la rencontre de nouvelles personnes et l'adaptation à un nouvel environnement m'ont généré un peu de stress.

Donc, j'ai partagé toutes ces émotions avec mes camarades de groupe et j'ai compris que j'étais dans un processus d'adaptation et que ce groupe de stagiaires, plus qu'un groupe de travail, faisait également partie de ma famille au Pérou. Peu à peu, j'ai appris à connaître ma famille, chacune des filles du groupe et la communauté en général. J'ai aimé la nourriture, la musique, les paysages et j'ai découvert des gens merveilleux.

Les choses qui m'ont inquiétée au début sont devenues insignifiantes.

En plus d'avoir vécu une immersion culturelle au Pérou, j'ai pu approfondir mes connaissances sur la culture québécoise. J'ai appris de nouvelles expressions en espagnol, mais aussi en français québécois. J'ai également appris différentes façons de voir la vie et j'ai compris l'importance de notre travail dans le village. Tout s'est amélioré et j'ai eu une belle adaptation à la communauté. Certainement, j'ai eu un grand avantage grâce à ma connaissance de l'espagnol qui m'a aidée à progresser beaucoup plus rapidement dans les relations interpersonnelles.

Connaître une nouvelle culture et connaître des gens, spécialement des femmes pleines de qualités, est toujours fascinant. Des femmes comme ma mère péruvienne qui, avec sa simplicité et sa tendresse, m'a fait sentir vraiment dans ma famille. Je me suis sentie vraiment privilégiée de pouvoir partager des espaces avec elle et les autres femmes afin de discuter de questions sur la violence familiale et la santé sexuelle et reproductive. Ces moments où elles ont l'occasion de discuter, d'écouter et de partager les unes avec les autres représentent une occasion pour elles de créer une nouvelle vision de leur rôle dans la société, au-delà de l'insertion des femmes dans l'économie. Des moments où elles revendiquent l'importance d'inclure leurs opinions ainsi que les pratiques traditionnelles qui se trouvent enracinées dans l'histoire des populations.

Au final, cette expérience est devenue l'une de plus belle de ma vie. Nous avons contribué à la nutrition des enfants via le projet des cochons d'Inde, et nous avons eu une connexion avec les gens simplement en échangeant nos opinions et nos manières de voir la vie. Enfin, mon groupe avait une dynamique et une chimie incomparables. J'ai appris de chacune de mes collègues et je les considère énormément. Bien qu'il ait été parfois un peu difficile de prendre des décisions ensemble, nous avons réussi à trouver des solutions à chaque fois.

ROSÉE-LEE CLOUTIER

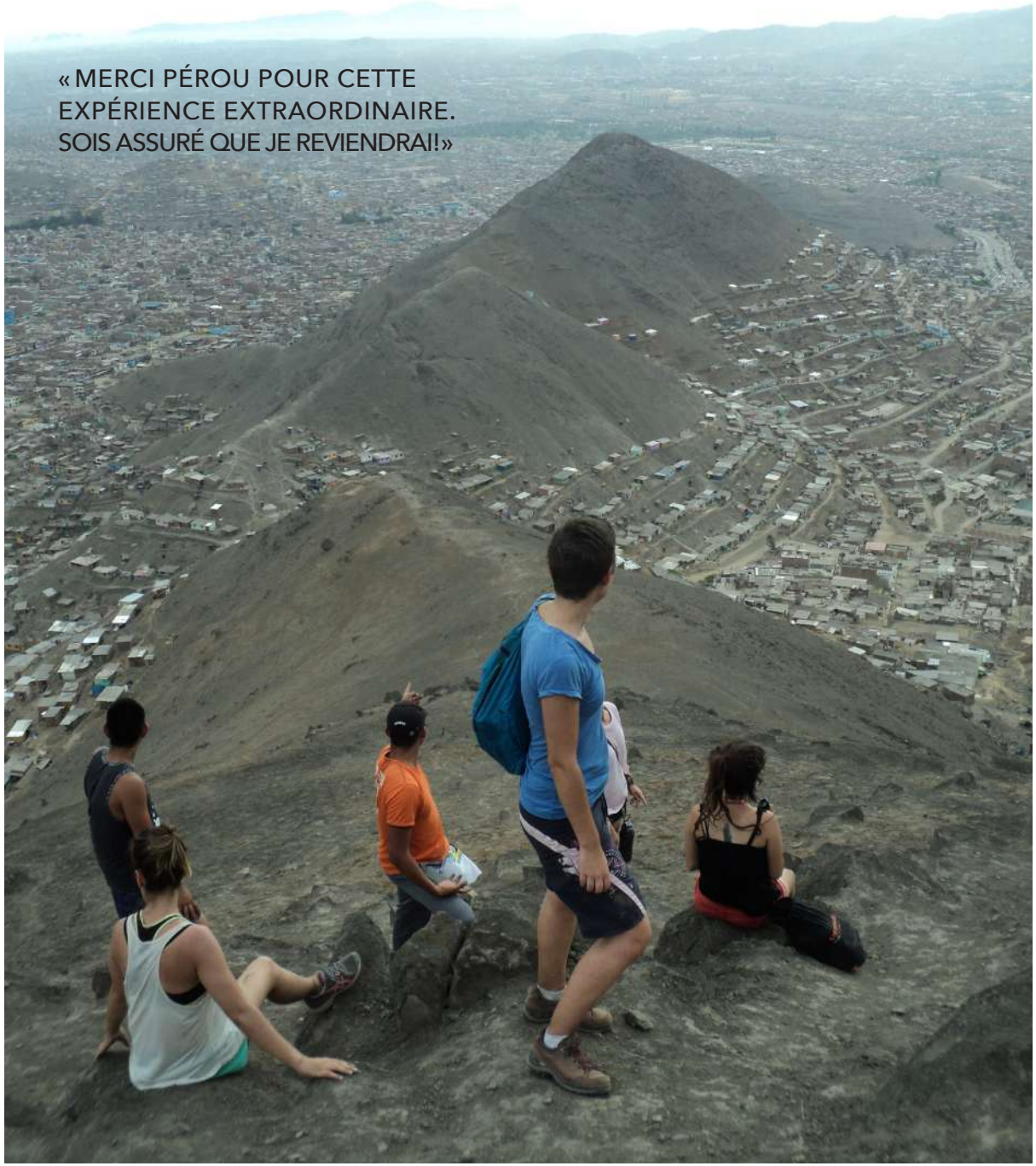
RÉFLEXIONS DU MOMENT PRÉSENT

Depuis que je suis toute petite, je rêve d'aller au Pérou pour découvrir ses mystères du passé. Aujourd'hui, j'y suis enfin et l'idée de partir à l'aventure m'est maintenant égale, car la simple présence des gens est magique. Ils ont gardé quelque chose que nous avons perdu dans notre société : la solidarité. Ils ne sont peut-être pas riches, mais lorsqu'ils se regroupent, ils sont capables de réaliser de grandes choses. De plus, ils arrivent à aimer la vie malgré le peu qu'ils possèdent. Comme quoi ce n'est pas la richesse matérielle qui leur importe, mais la famille et l'amitié qui les aident à traverser les étapes plus difficiles.

Leur persévérance me fascine. Pour chaque étape de leur vie, ils y vont pas à pas. Chaque chose en son temps, comme dit l'expression. Ils ne se précipitent pas dans la hâte pour bâtir leur vie. En fait, je pense qu'« avoir hâte » ne fait même pas partie de leur vocabulaire! Ils sont dotés d›une patience légendaire. Leur maison, ils la construisent un mur à la fois, brique par brique. Et lorsqu'ils ont les fonds nécessaires, ils y construisent de nouvelles pièces, et finalement, de nouveaux étages. Ainsi, leur maison évolue en même temps que leur vie, prenant le temps de la bâtir comme ils la souhaitent réellement.

Le mot de la fin

S'imprégner de la culture des gens qui nous accueillent c'est ce qui nous aide à cheminer durant notre séjour. La coopération a ça de magique : nous faire découvrir des valeurs oubliées et vouloir les transmettre à notre retour. J'ai emporté beaucoup du Pérou avec moi : un grand apprentissage personnel, une deuxième famille, de nouvelles amitiés et un amour encore plus grand pour ce pays si diversifié. Je prends soin de les garder précieusement dans mon cœur, faisant maintenant partie de moi-même.



SAMUEL ROY

« LA MAISON N'EST PAS UN LIEU, MAIS UN SENTIMENT »

Home is not a place, but a feeling. Cette phrase, je l'avais déjà entendue des centaines de fois. C'est quelque chose d'entendre une citation, mais c'en est une autre de la vivre. C'est ce que mon premier stage QSF m'a permis de faire. À mon arrivée au Pérou, j'ai été frappé par la dimension humaine d'un tel voyage. C'est quelque chose que l'on tend à oublier lors de la préparation de stage. On parle de projets, de mandats, d'objectifs, mais au final, ce qui aura le plus d'impact c'est le contact humain. Chaque jour, pour accomplir nos projets, nos mandats et nos objectifs, on côtoie des êtres humains. C'est vraiment ce qui m'a le plus marqué lors de mon stage.

Par ce contact humain, que l'on vit de façon si subtile chaque jour, il se passe quelque chose de vraiment unique.

On commence à se sentir chez soi alors qu'on est à des milliers de kilomètres de la « maison ». Nous commençons à reconnaître les coins de rue, les bâtiments et les gens, qui nous reconnaissent aussi en retour. Nous avons nos petits commerces habituels (pour moi, c'était la *panaderia* en face de la maison communautaire). C'est vraiment un sentiment spécial parce que le tout se fait d'une façon si naturelle. On le remarque à peine pendant qu'on le vit. C'est uniquement après avoir quitté Collique que j'ai réalisé à quel point je m'y sentais bien, à quel point j'étais « chez moi ». Au final, c'est probablement le souvenir le plus marquant que je vais garder de ce stage, ce sentiment d'être chez moi dans un autre pays, et par extension, la possibilité de se sentir à la maison n'importe où dans le monde.

STÉPHANIE VACHON

Jeudi 4 mai, 1 h 30 du matin. Me voilà en sol péruvien. Le vol avait du retard et nous attendions, les filles, moi et nos bagages. Nous espérions donc que quelqu'un allait nous attendre à la sortie. C'est à ce moment que les questions ont commencé à se bousculer dans ma tête : est-ce que c'était vraiment une bonne idée? À quoi ai-je pensé en venant ici? Pourquoi ai-je pris cette décision déjà? Les questions se bousculaient et les scénarios catastrophes commençaient à se dessiner dans ma tête. Je me suis parlé. « Calme-toi Steph, ce n'est pas le temps de commencer à développer des comportements anxieux. » Je me suis dit que je n'étais pas seule, qu'à trois têtes nous saurions nous débrouiller. Comme il s'agissait de mon premier voyage d'une durée de deux mois, je me rassurais et me disais que c'était normal que le stress habite mon esprit et mon corps.

Une fois les bagages arrivés, nous nous rendions vers la sortie et « passions » les douanes. En sortant, il y avait bel et bien quelqu'un qui nous attendait, brandissant une pancarte de l'Université de Sherbrooke. C'était Eva. Nous avons été chaleureusement accueillies. C'est lors du trajet entre l'aéroport et le petit hôtel que je me suis rendu compte que la vie continuait la nuit, ici, à Lima. Je me suis aussi rendu compte que je ne voudrais surtout pas conduire à Lima et que je ne me mettrais probablement plus jamais en colère contre un autre conducteur à mon retour au Québec.

Nous avons passé les journées de jeudi et de vendredi à visiter Lima avec Eva. J'ai vraiment aimé cette partie plus « touristique » du voyage. Cela m'a permis de commencer mon adaptation à la culture péruvienne, dont la langue! Vendredi soir, nous sommes arrivées à la Casa communitaria où nous attendaient les jeunes de Juventud Kollek (JK) pour une présentation dynamique où nous avons rencontré pour la première fois nos familles.

C'était donc dans la famille d'Edith que j'allais passer les sept, voire presque huit, prochaines semaines. Le dimanche suivant, j'avais déjà rencontré la totalité des membres de la famille que j'allais côtoyer. Bien que ses enfants ne restaient plus à la maison, ils venaient lui rendre visite la fin de semaine, plus particulièrement le dimanche. Je vais me rappeler des repas en famille et des dimanches après-midi de série *Friends* en espagnol.

Je dois également mentionner que ma maman d'accueil s'est blessée peu de temps après mon arrivée. Ainsi, elle devait être au repos pour guérir. Toutefois, dès la première fin de semaine, Pamela, ma sœur d'accueil, m'a invité au baby shower de l'une de ses meilleures amies. C'est fou comme j'ai été bien accueillie alors que je ne connaissais personne dans la salle! Ils m'ont invité à m'asseoir avec eux et à manger. Nous avons passé la soirée là-bas. J'ai ainsi appris que la venue au monde d'un bébé dans une famille était un événement vraiment important ici. J'ai bien apprécié le fait que Pamela m'invite à me joindre à elle. Plus généralement, concernant ma famille, j'ai été bien accueillie. La nourriture était bonne malgré le fait qu'il y avait peu, voire pas du tout, de fruits (seulement en jus à quelques reprises) et que très peu de légumes. Étant donné que j'étais habituée à manger des fruits et légumes quotidiennement chez moi au Québec, ça a été toute une adaptation. Puis, comme j'ai été malade environ deux semaines après mon arrivée, j'ai dû revoir mon régime alimentaire. Ainsi, quelques jours après avoir récupéré, j'ai dû aller me faire une petite épicerie pour *booster* mon système.

Habituellement, je ne crois pas avoir de difficulté à m'intégrer à un groupe. Par contre, je crois que la barrière de la langue a fait en sorte de compliquer les choses. Toutefois, poco a poco, ma compréhension de la langue s'est améliorée et ma communication également. Ainsi, je crois m'être bien intégrée en général, que ce soit dans ma famille ou avec les jeunes de JK. Il faut dire que je ne suis pas une personne qui aime sortir dans les discothèques, boire ou aller faire la fiesta avec les autres. Je suis davantage une personne réservée et tranquille. Je préfère les sorties plus sportives ou culturelles, par exemple. C'est pourquoi je ne suis pas sortie, les soirs, avec le groupe de Juventud et les filles. Toutefois, vers la fin de mon séjour, j'ai participé davantage à quelques soirées lorsqu'elles étaient à la maison d'un des membres de JK. En y réfléchissant bien, je crois que je ne voulais pas sortir les soirs avec les jeunes du groupe de peur de m'attacher. Je savais pertinemment que notre séjour avait une fin, c'était peut-être une manière de me protéger émotionnellement sans compter le fait que je suis nulle avec les « au revoir » et les « adieux ». Toutefois, même en sortant peu, je me suis fait prendre au jeu. Je me suis attachée à ma famille, à ces personnes, à leurs blagues et à leur manière de vivre. Je les ai aimés d'amour et d'amitié. C'est ce qui rend ce type d'expérience inoubliable. Le fait de rencontrer des personnes que nous n'aurions pas connues autrement et qui enrichissent notre vision du monde.

Je vais me rappeler de plusieurs choses de mon expérience. Ai-je mentionné la pauvreté? En fait ici à Collique, il est évident que la situation économique est en deçà de ce que nous connaissons généralement au Québec. Toutefois, n'oublions pas que la pauvreté est relative. Y avait-il des gens semblant être en situation d'itinérance? Bien entendu, comme au Québec. Y avait-il des gens, des familles manquant des éléments dits « de base » pour vivre adéquatement? Bien sûr, comme au Québec. Évidemment, la pauvreté existe ici à Collique comme elle existe au Québec.

Toutefois, le contexte, le mode de vie et les normes diffèrent. C'est pourquoi il était important que mes lunettes de Québécoise s'atténuent pour faire place à des lunettes où ces différences étaient prises en compte.

Bien que la nature me manque vraiment, je crois que je vais m'ennuyer de Collique et de son paysage désertique et montagneux. De ses maisons de béton, de tôles, de briques et parfois de céramique tout habillées. Par contre, je ne crois pas m'ennuyer du bruit incessant des klaxons ou encore des nombreux chiens abandonnés

errants dans les rues (dont j'avais constamment pitié). Je crois que c'est ce qui m'a frappé en arrivant ici : le bruit et les animaux abandonnés. Moi, petite fille de la campagne, habituée à un silence presque complet pour dormir. Moi et mon amour pour les animaux. Dès mon arrivée, je savais donc qu'un travail intérieur devrait s'amorcer.

Je ne m'ennuierai pas non plus de me faire siffler dans la rue. Bien que depuis notre arrivée je ne comptais plus les fois où ça arrivait, il a été difficile pour moi de ne pas dire «le fond de ma pensée» lors de ces moments. C'est fou comment il faut vivre au moins une fois dans la peau d'une minorité visible pour comprendre ce que ça fait réellement d'être « étranger » dans un lieu inconnu, avec une langue non maîtrisée totalement encore (encore là, *poco a poco* comme on dit). Marc Lévy mentionne dans son roman «Les enfants de la liberté» que nous sommes tous l'étranger de quelqu'un. Tahar Ben Jelloun ajoute : «apprendre à vivre ensemble, c'est cela lutter contre le racisme». Je crois qu'une expérience comme celle que j'ai vécue avec les filles ferait du bien à plusieurs personnes. Vivre au moins une fois, de façon tangible, en étant l'étranger de quelqu'un. Peut-être même que ça ferait en sorte de semer une graine d'espérance. L'espérance que le «vivre ensemble» dans le respect de l'autre et de l'environnement ait une chance d'exister un jour, peut-être. Puisque, plus que jamais dans ce monde, nous en avons grandement besoin.

Voilà ce que je retiens de mon expérience de sept semaines à Collique au sein de l'organisme Ayni Desarrollo et Juventud Kollek. Bien que j'aie hésité quelque peu à me rendre ici, cette expérience m'a fait grandir à plusieurs niveaux. J'ai effectué des apprentissages personnels et un travail intérieur. Que ce soit relativement à mes valeurs, mes principes moraux ou encore de mes aptitudes personnelles (notamment en effectuant des présentations devant plusieurs personnes, et dans une autre langue que la mienne en plus!). Ainsi, j'ai appris à me connaître davantage et développer mon estime de soi. Sans compter le fait que j'ai vécu de beaux moments ici et rencontré des personnes merveilleuses dont j'espère me rappeler toute ma vie.

«MERCI D'AVOIR CONTRIBUÉ À CE QUE NOUS RÉALISIONS CETTE MERVEILLEUSE EXPÉRIENCE!»

RÉALISÉ GRÂCE À LA PARTICIPATION DE

165 Moore, Sherbrooke, QC J1H 1B8

819-566-8595 | info@csisher.com | www.csisher.com

2018 - tous droits réservés

Cristobal I.
Quito
Guayaquil
ECUADOR
Cuenca
Gulf of Guayaquil
Loja
Sullana
Piura
Moyobamba
Maranon
Iquitos
Nauta
Putumayo
Fonte Boa
Tefe
Leticia
Coari
Sao Romao
Jurua
Ucayali
Eirunepé
Labrea
Chiclayo
Cajamarca
Trujillo
Chimbote
Pucallpa
Huaraz
Barranca
Cerro de Pasco
Huacho
PERU
Feijo
Purús
Rio Branco
Pôrto
Guajara
Cobija
Callao
Lima
Huancayo
Ayacucho
MACHU PICCHU
Cuzco
Pisco
Ica
Nazca
Lake Titicaca
Apolo
Illampu 20,873'
Mamoré
Trinidad
Guapo
Arequipa
Chala
La Paz
Puno
BOLIVI
Mollendo
Tacna
Arica
Oruro
Cochabamba
Santa
Iquique
Lake Poopo
Sucre
Potosi
ANDES MTS.
SOUTH

Carrefour
de **solidarité** internationale

165 rue Moore, Sherbrooke, QC. J1H 1B8
Tél: 819-566-8595 | Téléc: 819-566-8076
info@csisher.com | www.csisher.com